



## Mao Zedong

Jung Chan et John Halliday dressent le portrait du « Grand Timonier », jadis idolâtré, dans une biographie méticuleuse et accablante. Essais. Page 8.

## Kurt Vonnegut

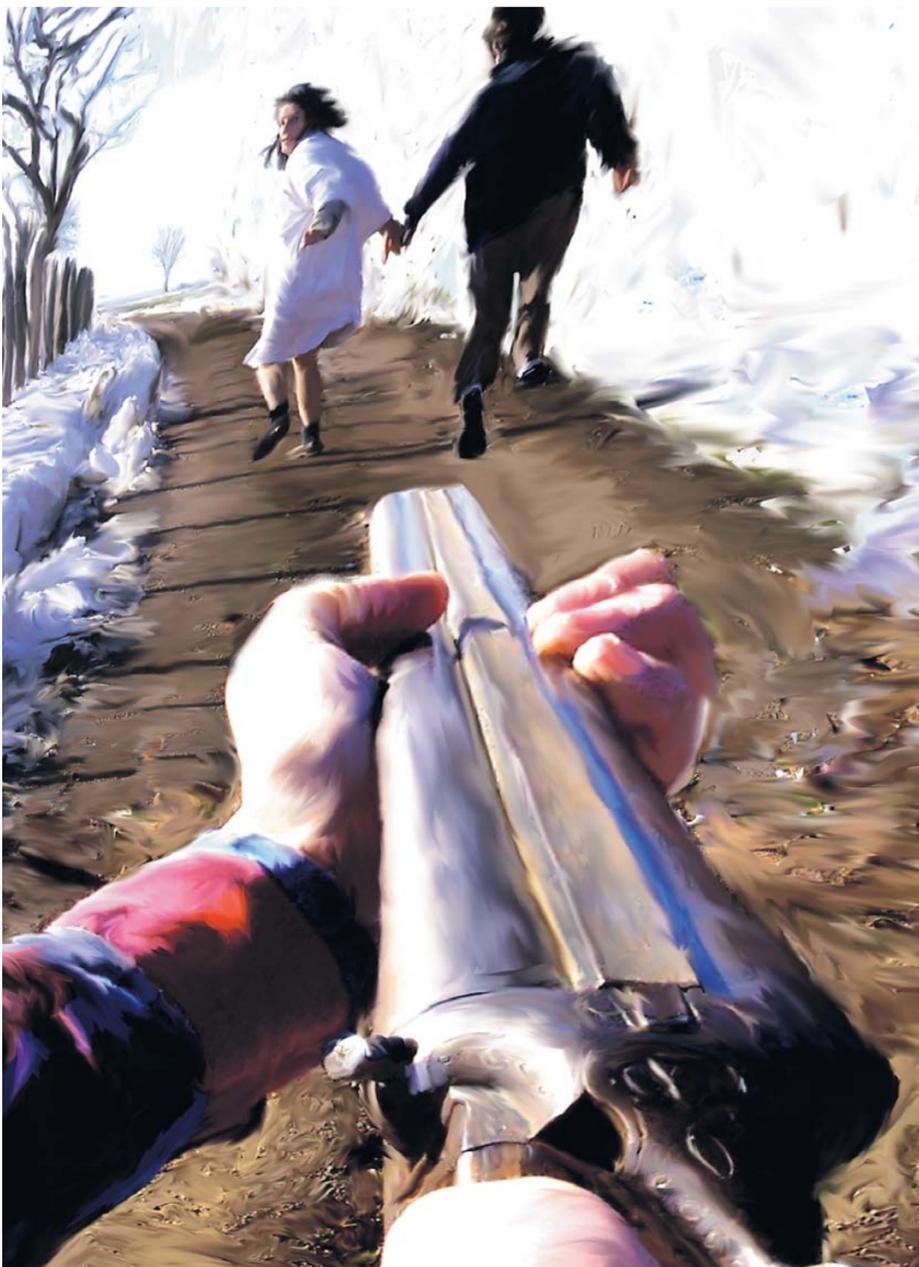
Dans son pamphlet, « Un homme sans patrie », il se dit « indigné » par ce que devient son pays. Rencontre à Manhattan avec l'auteur d'« Abattoir 5 ». Page 12.

Le Monde

# Des Livres

Vendredi 9 juin 2006

## FAITS DIVERS L'ENCRE ET LE SANG



LOUIS BACHELOT ET MARJOLAINE CARON /COURTESY GALERIE TRAFIC

Pierre Moustiers, Philippe Besson ou David Foenkinos ont cherché à marier grandes affaires et littérature. Comme Stendhal en son temps. Dossier. Pages 6-7.

### Hommes et animaux

Frank Cézilly, Jacques Derrida, Jean Réal, Jean-Luc Guichet, Jean-Didier Vincent s'interrogent sur l'animalité et sur la frontière entre « eux » et « nous ». Essais. Page 9.

### Football

« Comment marquer un but », de Ken Bray, indispensable pour suivre le Mondial ; Dominique Noguez, Dominique Paganelli, la revue « Inculte »... Pages 2 et 10.

### Voix grecques

D'Athènes à Thessalonique en passant par les Sporades : cap sur la Grèce avec Nikos Kavvadias, Panos Karnezis, Nicos Panayotopoulos, Christos Chryssopoulos... Littératures. Page 4.

Didier Decoin

de l'Académie Goncourt

Henry ou Henry  
le roman de mon père

Des années et des années après  
*Abraham de Brooklyn* et *John l'Enfer*,  
Didier Decoin raconte enfin la vie  
du plus beau de ses héros,  
Henri Decoin, son père.

Stock

Contributions

**Cécile Van Den Avenne** est maître de conférence en sciences du langage à l'École normale supérieure.

**Marjolaine Caron et Louis Bachelot** Spécialisés dans l'illustration pour la presse et l'édition dans le domaine du fait divers, ils ont collaboré à divers magazines, parmi lesquels le *New Yorker*, *Le Minotaure*, *Nous Deux* et *Détective*. Auteurs et illustrateurs de nombreux ouvrages, leur dernier livre paru est, avec Mark Kharitonov, *Le Professeur de mensonge* (Fayard, 2002).

**Yvan Leclerc** est professeur à l'université de Rouen. Il est responsable du site du Centre Flaubert : <http://www.univ-rouen.fr/flaubert>.

En arrière-plan du débat sur l'héritage de la colonisation, l'imaginaire linguistique qu'elle a construit

# « Petit-nègre » et romans « y a bon »

**Cécile Van Den Avenne**

Le débat actuel qui réexamine l'héritage de la colonisation oublie souvent l'imaginaire linguistique qu'elle a construit. Il charrie pourtant bien des stéréotypes, le plus connu étant peut-être le parler « petit-nègre », popularisé par le célèbre « *y a bon Banania* ». On connaît moins les différents relais qui ont construit ce stéréotype, avec lequel ceux qui se sont lancés dans ce que l'on a appelé l'« aventure coloniale » ont débarqué sur ce continent, et parmi ces relais toute une littérature d'aventures, qui a rempli d'images la bibliothèque intérieure de ces « fous d'Afrique », comme les appelle le journaliste Jean de La Guérvrière : « *En avisant un Noir de forte encolure qui, assis sur une de ses cantines renversées, fume nonchalamment un brûle-gueule noirci, il lui dit en style télégraphique – car ses lectures lui ont enseigné que les Noirs ne parlent qu'au mode infinitif – "Toi porter mes bagages à la douane, moi payer toi".* » (Maurice Delafosse, *Broussard ou les états d'âme d'un colonial*.)

C'est justement Maurice Delafosse, administrateur colonial et linguiste (1870-1926), qui publie la première description linguistique de ce fameux « petit-nègre », dans un ouvrage publié en 1904. Il l'appelle également « *français tirailleur* » par référence aux tirailleurs sénégalais, dont il serait le jargon. Il décrit ce parler, qui se distingue par l'usage des pronoms toniques et des verbes à l'infinitif, comme une « *simplification naturelle et rationnelle de notre langue si compliquée* ». « *Comment voudrait-on qu'un Noir, poursuit-il, dont la langue est d'une simplicité rudimentaire et d'une logique presque toujours absolue, s'assimile rapidement un idiome aussi raffiné et illogique que le nôtre ? C'est bel et bien le Noir – ou, d'une manière plus générale, le primitif – qui a forgé le petit-nègre, en adaptant le français à son état d'esprit.* » Et il finit son introduction sur ces mots : « *Si nous voulons nous faire comprendre vite et bien, il nous faut*

*parler aux Noirs en nous mettant à leur portée, c'est-à-dire leur parler petit-nègre.* » Une telle position a pu donner lieu à bien des aberrations. Le petit-nègre s'est ainsi retrouvé être l'objet d'un enseignement au sein de l'armée coloniale (on parlait plus pudiquement de « *français simplifié* »). Il en existe un manuel, publié en 1916, de type méthode Assimil, qui permettait de rapidement connaître les rudiments de ce jargon et qui était proposé aux officiers français pour leur permettre de communiquer avec leurs tirailleurs.

**« Français standard : La sentinelle doit se placer pour bien voir et se laisser voir. Français tirailleur : Sentinelle y a besoin chercher bonne place. Ennemi y a pas moyen mirer lui ; Lui y a moyen mirer tout secteur pour lui. »**

On y lit notamment en vis-à-vis des traductions de français standard à français-tirailleur :

« *Français standard : La sentinelle doit se placer pour bien voir et se laisser voir. Français tirailleur : Sentinelle y a besoin chercher bonne place. Ennemi y a pas moyen mirer lui ; Lui y a moyen mirer tout secteur pour lui.* » Au sein de l'armée, il n'a certes pas manqué d'officiers de bon sens pointant le fait que dire toi y en a balayer la chambre n'a rien de simplifié par rapport à la bonne vieille tournure impérative : balaie la chambre...

Mais l'aventure linguistique du « petit-nègre » ne s'arrête pas là : le français tirailleur et le personnage du tirailleur sénégalais intègrent bientôt la culture populaire française hexagonale, avec le lancement de la boisson chocolatée « *Banania* » en 1914. La mémoire collective française garde ainsi l'image du visage hilare d'un Noir en uniforme de tirailleur, au-dessus du slogan « *Y a bon Banania* ». Cette campagne de réclame s'appuyait sur la

popularisation des tirailleurs sénégalais, dont les exploits guerriers furent magnifiés par la presse durant la première guerre mondiale, et qui nouèrent des liens avec la population civile lors de leurs hivernages méditerranéens, à Marseille, Fréjus, Nice et Menton. Outre un cliché publicitaire, ce personnage du tirailleur va devenir le héros d'une littérature coloniale, écrite par des coloniaux, militaires ou fonctionnaires, mais également le protagoniste de plusieurs romans populaires, que j'appelle romans « *y a bon* », dont le célèbre *Mahmadou Fofana*, publié en 1928 par Raymond Escholier, écrivain à succès et essayiste. L'un des ressorts comiques de ce genre de romans est la mise en scène de dialogues menés entièrement en « petit-nègre » :

« *Samba, comment s'appelle ton village ?*  
– *Mon lieutenant, lui s'appelle Doundia, cercle de Kindia.*  
– *Ça y a bon village ?*  
– *Ah ! mon lieutenant, ça y a bon trop !*  
– *Toi y en a gagner papa, maman, là-bas ?*  
– *Pardon, mon lieutenant, mon papa et mon maman sont morts. Moi y en a gagné seulement mon grand frère.*  
– *Comment s'appelle-t-il ?*  
– *Lui s'appelle Bokari Kamara. Lui y en a bon trop. Lui y en a gagné trois moussos !* »

Cette littérature peut faire sourire aujourd'hui. Il ne faut pourtant pas en oublier l'impact idéologique. Ces romans se trouvaient sur les rayonnages de la bibliothèque de l'École coloniale (devenue, à partir de 1934, École nationale de la France d'outre-mer), créée en 1889 et qui, surtout à partir de la fin de la première guerre mondiale, a formé les administrateurs envoyés dans l'Empire français, en Asie ou en Afrique. Ils attestent de la circulation d'un certain type de savoir et participent de la construction progressive d'un imaginaire collectif colonial français.

D'une certaine manière, l'apparition du terme « petit-nègre » dans les dictionnaires français au tournant des années 1930 entérine ce processus (on sait que les dictionnaires sont un bon reflet des stéréotypes langagiers et sociaux). L'expression apparaît ainsi à l'entrée « nègre » du Larousse du

XX<sup>e</sup> siècle, publié en 1928, avec cette définition : « *Français élémentaire qui est usité par les Nègres des colonies.* » Mais le « petit-nègre » n'est pas l'apanage des seuls « *Nègres* » ou Africains. Progressivement, et avant de prendre un sens dérivé de charabia, il en vient à qualifier toutes les variétés de français parlées par des peuples colonisés et apparaît dans des formes populaires et racistes de représentation de parler de « peu évolué » ou de « sauvage », comme par exemple dans la bande dessinée, aussi bien pour typifier des Africains (la première version de *Tintin au Congo* d'Hergé en est l'exemple archiconnu) que des Indiens d'Amérique. Autre emblème : l'énoncé stéréotypé proposé comme exemple dans *Le Petit Robert*, qui repose sur une étrange ambiguïté : « *Moi pas vouloir quitter pays* » (*Le Petit Robert*, édition de 1993). En effet, l'exemple du dictionnaire (qui ne cite pas ses sources) n'est en rien un énoncé « naturel », mais un extrait d'une chanson d'Edith Piaf *Le Voyage du pauvre Nègre* (1939) : « *Moi pas vouloir quitter pays/Moi vouloir voir le grand bateau/Qui crache du feu et marche sur l'eau/Et sur le pont, moi j'ai dormi./ Alors bateau il est parti/Et capitaine a dit comme ça/Nègre au charbon il travaillera/Monsieur Bon Dieu, vous n'êtes pas gentil/Y en a maintenant perdu pays.* » Preuve que rien n'est simple dans la survivance de ces stéréotypes. Sans compter qu'ils ont la vie longue. En 1952, Frantz Fanon, médecin et essayiste antillais, dans son célèbre *Peau noire, masques blancs*, qui reste une référence de la littérature anticolonialiste, évoquait la façon dont certains médecins européens pouvaient s'adresser aux « indigènes » noirs ou arabes en ces termes : « *Quoi toi y en a ?* » et « *Bonjour mon z'ami ! Où y a mal ? Dis voir un peu ? le ventre ? le cœur ?* » et il notait : « *Parler petit-nègre, c'est exprimer cette idée : "Toi, reste où tu es".* »

**Proposer un texte pour la page « forum » par courrier :**  
[mondedeslivres@lemonde.fr](mailto:mondedeslivres@lemonde.fr)

**par la poste :**  
Le Monde des livres,  
80, boulevard Auguste-Blanqui,  
75707 Paris Cedex 13

AU FIL DES REVUES

## La Coupe du monde rêvée d'« Inculte »

**INCULTE** est née en septembre 2004, sur une idée de deux écrivains, Jérôme Schmidt et Oliver Rohe. Diffusée par les Belles Lettres, cette revue bimestrielle qui paraît en format poche et à un prix plutôt inhabituel (5 euros) est adossée à une petite structure d'édition qui a entrepris, depuis l'automne 2005, de republier en petit format des numéros de la revue de *L'Arc* parus dans les années 1970 ou 1980, augmentés de nouvelles préfaces et postfaces. Deux volumes consacrés à Sartre et Klossowski sortent actuellement en librairies.

Au gré des numéros, la revue a accueilli des contributions de toutes sortes, d'écrivains français (Pierre Senges, Bruce Bégout) et étrangers (Enrique Vila-Matas, César Aira...). Le comité de rédaction ne s'est fixé qu'une seule contrainte formelle : il doit impérativement y avoir un animal sur la couverture. Ainsi, à l'occasion du numéro 9, l'équipe d'*Inculte* avait demandé à Michel Houellebecq une photographie de son chien Clément, personnage central de *La Possibilité d'une île* (Fayard, 2005). L'écrivain s'est exécuté, de bonne grâce.

Pour la dernière livraison de la revue, les choses se sont compliquées. « *Nous voulions à tout*

*prix mettre Footix en couverture* », se souvient Jérôme Schmidt. Footix, c'est l'improbable mascotte de la Coupe du monde 1998. Une sorte d'oiseau souriant, bleu, jaune et rouge, censé symboliser la compétition, et qui avait surtout réussi à s'attirer les sarcasmes (à peine moins que Jules, la pauvre bête à plumes chargée d'encourager l'équipe de France). Le sujet du numéro était tout trouvé : la revue philosophique allait se faire footballistique. A sa manière.

Le numéro double d'*Inculte* qui paraît à quelques jours de l'ouverture de la Coupe du monde 2006 analyse donc dans le détail la compétition... comme si elle venait de se terminer. Pour ce délicat exercice de prospective, l'équipe de la revue s'y est prise très sérieusement. « *D'abord, nous nous sommes mis d'accord sur les résultats : à partir des tableaux, nous avons imaginé le déroulement de la compétition, les surprises et les confirmations. Il a fallu mettre de côté nos préférences (au début, la France gagnait la compétition...).* Et puis solliciter des contributions. »

Parmi les signatures qui se sont prêtées à l'exercice, on reconnaîtra les habitués du discours sur le football. Ainsi Fran-

çois Bégaudeau, membre du comité de rédaction de la revue et auteur de *Jouer juste* (Verticales, 2003), long monologue d'un entraîneur utopiste, revient sur la tentative avortée de suppression des hymnes nationaux, quand Xavier de La Porte, qui vient de publier *La Controverse pied/main* (éd. Ere, 64 p., 9 €), s'interroge gravement sur la recrudescence des fautes de main, dans lesquelles il voit bien plus que des actes d'antijeu. *Inculte* est même parvenue à obtenir une interview croisée de Pierre Ménès et Estelle Denis, les duettistes de *100 % foot*, l'émission dominicale de M6. On les découvre donc analysant la recrudescence des tacles violents ou la contre-performance des Anglais avec un incontestable professionnalisme...

L'ensemble est réjouissant, jamais lassant. Et le résultat final imaginé par *Inculte* ressemble à un joli pied de nez, à l'heure où la Squadra Azzura se débat dans les affaires de corruption : victoire finale de l'Italie. Après prolongation. ■

JÉRÔME GAUTHERET

*Inculte*, spécial Coupe du monde de football 2006. Diffusion Belles Lettres, 224 p., 9,90 €.

LETTRE DE BRUXELLES

## Un histoire incorrecte de la Belgique

« *TU VIVRAS toujours grande et belle et ton invincible unité aura pour devise immortelle le roi, la loi, la liberté* » : s'ils apprennent encore les paroles de l'hymne belge, *La Brabançonne*, les petits écoliers de Wallonie et de Flandre doivent gentiment sourire. Pas plus que d'autres thèmes, l'actuelle volonté séparatiste des Flamands ne leur sera toutefois expliquée au cours d'histoire. Cette question est taboue dans un pays où la population semble souvent ne pas disposer des connaissances élémentaires sur son passé.

En Belgique comme ailleurs, l'histoire est, selon la formule d'Eric Hobsbawm, « *la matière première des idéologies (...)* comme le pavot est celle de l'héroïne », mais l'histoire a longtemps semblé inexistante. Sauf lorsque, manipulée, elle répétait clichés et stéréotypes afin d'attester l'existence d'une prétendue identité belge, antérieure à la naissance du pays (1830).

Desservis par la piètre qualité des manuels et la division de l'enseignement en réseaux concurrents, les cours d'histoire se sont longtemps résumés à des tentatives de ménager le fragile consensus belge qui réunit, à minima, gauche et droite, catholiques et laïques, franco-

phones et néerlandophones. Les universitaires pensaient, bien sûr, autrement, mais refusaient d'intervenir dans l'histoire « grand public », tenue pour méprisable.

Les choses ont changé il y a une dizaine d'années, lorsque Anne Morelli, professeur à l'Université libre de Bruxelles, dirigea *Les Grands Mythes de l'histoire de Belgique, de Flandre et de Wallonie* (Editions Vie ouvrière). Cet ouvrage trouve enfin son prolongement dans un manuel scolaire qui entreprend, sous les allures paisibles d'un album à lire et à colorier, un démontage en règle de quelques balivernes historiques (1). D'où, sans doute, l'étonnant succès qu'il rencontre depuis sa parution, il y a quelques mois. Des parents et des enseignants de tous les réseaux recommandent chaudement sa lecture et son utilisation dans les classes.

Charlemagne n'est pas né à Liège et s'il a organisé l'enseignement des plus jeunes il fut surtout un empereur sanguinaire. Godefroi de Bouillon, héros des croisades, n'est pas né dans le Brabant wallon, mais à Boulogne, et s'il refusa la couronne du nouveau royaume de Jérusalem ce fut, non pas par respect pour la couronne d'épines du Christ, mais afin d'offrir

ce royaume au pape, chef du pouvoir théocratique qu'il voulait instaurer. Charles Quint, né à Gand en 1500, détenteur d'un empire « *sur lequel le Soleil ne se couchait jamais* », installa le terrible tribunal de l'Inquisition. Plus près de nous, Baudouin I<sup>er</sup>, le roi que certains entendent faire canoniser, s'opposa au Parlement, désireux de dépenaliser l'avortement. Son frère, Albert II, a une fille adultérine. La Belgique est aussi le pays qui, s'il autorise aujourd'hui le mariage des homosexuels et l'euthanasie, ne conféra le droit de vote aux femmes qu'en 1949 : les socialistes et les libéraux avaient peur qu'elles votent selon les recommandations de leur curé...

Voilà quelques-uns des comptes que règle ce petit livre avec l'histoire « officielle ». Il oublie quelques éléments – dont l'étonnante ferveur populaire qui entoura la mort du roi Baudouin –, mais insiste aussi sur la dangereuse montée de l'extrême droite flamande ou la sauvagerie qui l'accompagna l'épopée coloniale africaine de Léopold II, le « roi bâtisseur ». ■

JEAN-PIERRE STROOBANTS

(1) L'Histoire de Belgique, de Sylvie Lausberg et Joëlle Broen (Les éditions de l'arbre, Bruxelles).

# Genet, opaque et flamboyant

Mort à 75 ans le 15 avril 1986, il y a vingt ans, l'auteur de « Notre-Dame des fleurs », reconnu comme un écrivain majeur du XX<sup>e</sup> siècle, reste un objet de discorde. D'adulation aussi

Jean Genet n'a pas la calme postérité du grand écrivain glorieux. De son vivant déjà, malgré le succès, il ne s'était pas installé dans ce rôle, l'opprobre plus que l'admiration faisant clairement partie de son jeu. Ennemi déclaré de tout consensus, même en sa faveur, il ne chercha pas à se rendre aimable ou acceptable. Il déjoua par avance toute interprétation qui tentait de figer le sens de son œuvre. Il n'est donc pas anormal que, vingt ans après sa mort, il demeure motif de discorde. Ce qui le réjouirait fort.

Cette attitude de provocation constante qui est au cœur de l'existence et de l'esthétique de Genet ne saurait

d'ailleurs interdire le commentaire et l'analyse. Elle doit même l'encourager, car il est plus que jamais nécessaire de comprendre, sans passion excessive, le message contenu dans son œuvre – message dont son biographe, Edmund White (Gallimard, 1993), soulignait lui-même combien il était incertain, ambigu. Cette interdiction serait d'autant plus irrecevable que le *pire*, ici, est souvent en jeu. Il n'est pas question d'absoudre ou de condamner l'écrivain de manière posthume, mais d'éclairer autant qu'il se peut le sens volontairement brouillé de son œuvre.

« Il s'agit simplement (...) de s'ouvrir à l'extraordinaire opacité, si fascinante, que les actes et les choix de Genet suscitent », écrit Eric Marty (1). Avec une pugnacité remarquable, sans nier la grandeur de l'œuvre, il invite les lecteurs à ne pas détourner le regard de ce qui, en cette œuvre, fait tache. En décembre 2002, l'étude de Marty parue dans *Les Temps modernes* sur « Jean Genet à Chatila » (reprise dans *Bref séjour à Jérusalem*, Gallimard, « L'Infini », 2003) avait fâché et suscité une polémique sur l'antisémitisme de l'écrivain, patent dans son engagement palestinien.

## Impératif pervers

Eric Marty prolonge aujourd'hui sa réflexion en deux directions. D'une part, afin de savoir comment la « canonisation » de Genet par Sartre « se révèle être, à la lettre, la production d'un tabou, au sens structural du terme ». Cette « transaction » isole Genet, « sujet hétérogène », dont l'antisémitisme « devait être accepté comme un mal nécessaire, mais secondaire ». L'auteur étudie ensuite la nature des prises de position politiques de Genet et le « malentendu » qui en est, non pas la conséquence, mais l'origine. L'écrivain fut non pas la « victime », mais « l'agent actif », conduit par un impératif pervers. Marty fait prévaloir la



Jean Genet dans les bureaux des éditions Gallimard vers 1948. COLLECTION MONIQUE LANGE

« logique poétique » contre une vaine « lecture moralisatrice ».

Dans *Journal du voleur* (1948), Genet raconte qu'à Mettray, la colonie pénitentiaire de Touraine où il fut placé en septembre 1926 (né en décembre 1910, il n'avait pas 16 ans), il s'était inventé une « rigoureuse discipline » : « A chaque accusation portée contre moi, fût-elle injuste, du fond du cœur je répondrai oui. A peine avais-je prononcé ce mot – ou la phrase qui le signifiait – en moi-même, je sentais le besoin de devenir ce qu'on m'avait accusé d'être. » Et dans la même page, il s'approprie tous les chefs d'accusation : « Je me reconnaissais le lâche, le traître, le voleur, le pédé qu'on voyait en moi. » Dans cette inversion des valeurs, c'est toute la mythologie et la métaphysique de Genet qui s'expriment.

Le *Journal du voleur* vient conclure l'œuvre romanesque de Genet. En mars 1944, grâce à Cocteau, il sort de prison, où des chapardages minimes – le vol d'une édition rare de Verlaine ! – l'avaient conduit. De justesse : sous l'Occupation, il risquait la déportation. En

mai, il fait la connaissance de Sartre. En août, Jean Decarnin, qui fut son grand amour, meurt lors de la libération de Paris ; Genet écrit alors *Pompes funèbres*, dédié à l'amant. Ce roman exalte, d'une manière profondément choquante, les vertus viriles des soldats nazis et campe Hitler en créature onirique, incarnation du Mal désirable.

Une activité littéraire intense et concentrée sur les années de la guerre et sur celles qui ont immédiatement suivi apportent à Genet une reconnaissance rapide. En 1949, tandis qu'une pétition d'écrivains lui obtient la grâce du président Auriol, Gallimard décide de publier ses *Œuvres complètes*. En 1952, le premier volume sort : c'est la fameuse, l'énorme préface de Sartre, dont parlait Eric Marty, qui bombarde Genet, avec une confondante intelligence, « saint », « comédien » et « martyr ». L'écrivain encaisse le coup. Il racontera, en 1964 : « J'ai été pris par une sorte de nausée, parce que je me suis vu mis à nu, et par un autre que moi-même... »

Après les grandes œuvres dramatiques de la fin des années 1950, après la guerre d'Algérie (il refuse de signer le Manifeste des 121 pour le droit à l'insoumission) et Mai 68, apparaît *Le Dernier Genet* (2), le Genet politique qui se dépense sans compter en faveur des Black Panthers américains, puis des Palestiniens. Dans *Un captif amoureux*, son dernier livre, qui paraît en mai 1986, un mois après sa mort, on lit cette note : « ... le condamné voudrait encore décider seul du sens de ce que fut sa vie – écoulé sur fond de nuit qu'il voulait épaissir non illuminer. » Toujours cette même opacité, cet interdit – qu'il est toujours aussi urgent de transgresser. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

(1) Jean Genet, post-scriptum (*Verdier*, 122 p., 11,50 €).

(2) Titre de l'essai, en défense, d'Hadrien Laroche, (*Seuil*, 1997).

Signalons aussi l'édition de *Haute surveillance*, due à Michel Corvin (*Gallimard*, « Folio-Théâtre », n°98).

## « Je ne peux dire la vérité qu'en art »

Genet au musée ? Impossible. Enfermer celui qui se qualifiait d'« ennemi déclaré » dans une commémoration, à Tours, tout près de la colonie pénitentiaire de Mettray, où il avait été placé l'année de ses 16 ans, en 1926 ? Une récupération. Déjà, en 1952, Jean Genet ne disait-il pas à Cocteau : « Toi et Sartre, vous m'avez statué. Je suis un autre. Il faut que cet autre trouve des choses à dire » ? Mais alors ? Participer à son oubli ? Aux tentatives d'une nouvelle relégation, au nom du politiquement correct, du déni du génie littéraire qui ont cours aujourd'hui ?

C'est avec ces contradictions qu'ont travaillé les commissaires de l'exposition (1), Philippe Le Leyzour, conservateur en chef du Musée des beaux-arts de Tours, et Denis Baronnet, pour réaliser cette visite dans la vie et l'œuvre d'un écrivain toujours présent, toujours offensif, toujours contesté. Toujours scandaleux et socialement irrécupérable. En entrant dans l'univers de Genet, pour un moment, à Tours, on pense à ce propos de Sartre : « La société s'accommode plus facilement d'une mauvaise action que d'une mauvaise parole. »

Ce parcours, passionnant et émouvant, très bien construit – évitant l'écueil de ce genre d'expositions, qui souvent accumulent trop de documents, de textes qu'un visiteur venant pour quelques heures ne peut pas lire –, s'adresse à tous ceux qui n'ont pas encore lu Genet et n'ont entendu sur lui que quelques clichés bien-pensants, comme à ceux pour qui « les livres de Genet sont des livres enchantés », pour qui « ce voleur vivant pauvrement, même devenu riche, est le contraire d'un truand financier. Ce pédé est à l'opposé de l'homosexuel institutionnel. Ce traître définitif n'a rien de commun avec un diplomate à contrats. Il doit donc être oublié,

lui et sa prose, comme tant d'autres. Comme tous ceux qui ont vécu dans leur style ce qu'ils ont écrit, ou, pire, qui sont allés jusqu'à vivre certaines situations dans la seule perspective de leur style » (2).

Les lecteurs qui ont acheté l'excellent catalogue pensent peut-être qu'ils peuvent se dispenser d'aller à Tours. Il est vrai que ce livre est remarquable. Par la reproduction des documents. Par l'impeccable chronologie due à Albert Dichey. Par les fac-similés de fragments inédits, méticuleusement retranscrits. Notamment un « A propos de Manet », où l'on peut lire, en conclusion, cela : « Il semble donc qu'une

## PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

époque sente et même voie venir l'ankylose, elle dépêche quelqu'un d'assez robuste pour dire la vérité, la nudité du roi par exemple. La vérité est dite. L'inquiétude se dissipe. Un autre mensonge se prépare ailleurs, mais l'inquiétude est volatile. Elle a disparu. Restent les tableaux, les vers, les romans... si la paix venue on les évoque ils ne soulèvent aucune colère mais un bonheur assez doux. C'est tout. »

Les douze textes du catalogue sont pédagogiques et informatifs pour certains – « Je ne peux dire la vérité qu'en art : Jean Genet ou écrire pour voir », de Thierry Dufrene, par exemple –, plus personnels pour d'autres. « Le cristal de Venise et le vent d'automne », de René de Ceccatty, est dans cette catégorie, mais c'est aussi un texte de combat, montrant comment Genet « a toujours déplacé le débat du domaine des

analyses psychologiques, sociales et politiques, sur celui de la création littéraire et poétique ».

La brève contribution de Lydie Dattas, « Jean de neige », est dans la tonalité de son livre (*lire ci-dessus*), et s'il fallait une raison de ne pas se contenter du catalogue, mais d'aller, absolument, voir cette exposition, elle pourrait tenir en cette phrase : « Qui paiera les dégâts cosmiques de Rimbaud ? Qui les dégradations posthumes de Genet ? Eux seuls savent qu'ils se sont fourvoyés. Ils le clament haut et fort, mais nous ne les croyons pas. »

Toute l'exposition contredit ce fatras spiritualiste. Elle est l'affirmation physique d'une victoire – une œuvre –, des carnets de brouillons aux magnifiques portraits de Genet par Giacometti, aux singuliers dessins de Cocteau pour *Querelle de Brest*, en passant par une lettre à Gide commençant par « Maître », ou une autre à Patrice Chéreau montant *Les Paravents*, en 1983 : « Vous vous déplacez aux environs de 36 ans ; j'ai le double exactement de votre âge. Il m'était bien agréable hier, de voir Les Paravents arrachés à ma vision et placés sous la vôtre. » Il faut voir ces documents, presque les toucher. Entendre Genet parler, avec Antoine Bourseiller ou Bertrand Poirot-Delpech. Et se souvenir de cette phrase de *L'Ennemi déclaré* : « L'attention qu'on porte à une œuvre d'art, c'est une action. »

(1) Genet, exposition, jusqu'au 3 juillet, Musée des beaux-arts de Tours (tél. : 02-47-05-68-73). Catalogue publié par les éditions Farrago, 320 p., 28 €.

(2) « Physique de Genet », préface de Philippe Sollers à un volume de la collection « Biblos » (*Gallimard*), texte repris dans *La Guerre du goût* (« Folio » n° 2880).

des livres qui délivrent  
www.editions-verdier.fr

Verdier  
poche



poésie mystique persane |  
**Hâfez de Chiraz**  
Le Divân  
Inédit, 1280 pages | 25 €



essai |  
**Henri Meschonnic**  
Célébration de la poésie  
320 pages | 9,50 €



grands textes de la pensée juive |  
**Rabbi Haim de Valozine**  
L'âme de la vie  
576 pages | 11 €



littérature italienne |  
**Gianni Stuparich**  
L'île  
96 pages | 4,80 €

ZOOM



**LE MANUCURE**, de Christos Chryssopoulos. Après avoir été précurseur pour ses coéditions avec l'Institut français d'Athènes, Actes Sud a heureusement renoué avec la littérature

néohellénique. En témoigne cette courte histoire d'un certain Philippos Dostal, un manucure vivant dans une solitude maniaque et cultivant jusqu'à l'obsession son amour de l'univers tactile. Déjà auteur d'une demi-douzaine de romans et de recueils de nouvelles, Christos Chryssopoulos – qui a étudié l'économie à Athènes puis la psychologie en Angleterre – confirme ici son goût pour le marginal, les phrases courtes et les collages. L'originalité de son univers a été rapprochée de celle de Poe ou de Boulgakov. En 2007, Actes Sud publiera un autre de ses romans, *Monde clos*, et il y a fort à parier que la reconnaissance de cet auteur sortira bientôt des frontières de son pays. *FL. N.*

Traduit du grec par Anne-Laure Brisac, Actes Sud, 128 p., 13 €.

**AUTOUR DE LA LAGUNE**

d'Alexandre Papadiamantis. C'est l'un des plus grands novellistes grecs. Alexandre Papadiamantis (1851-1911) a fait de son île des Sporades, Skiatos, le théâtre de la plupart des 200 récits qu'il a laissés à sa mort. Cette sélection de 13 nouvelles inédites en français offre un bel échantillon de son univers réaliste et naïf, marqué par la religiosité et le folklore. *FL. N.* Traduit du grec par René Bouchet, Zoé, « Classiques du monde », 264 p., 20 €.

**KARAGHIOZIS ET LE CHÂTEAU DES FANTÔMES**

Originaire de Constantinople, Karaghiozis est le personnage central du théâtre d'ombres des pays méditerranéens, une sorte de cousin de Nasr Eddin Hodja ou de Polichinelle. Jovial, roublard et frondeur, il déchaîne le rire par ses tours burlesques, ses pirouettes, anathèmes et bastonnades. Voici un choix de ses farces anonymes et populaires, dont on retrouve des avatars sur tout le pourtour de la Méditerranée. *FL. N.*

Traduit du grec et adapté par Marie Gaulis, Zoé, « Classiques du monde », 248 p., 20 €.

**THESSALONIQUE À LA PREMIÈRE PERSONNE**

de Sarkis Serefas et Haris Yiakoumis. **MYKONOS ET DÉLOS À L'AUBE DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE**, de Lucie Bonato et Haris Yiakoumis. A la frontière du document historique et de la fiction, ces « Carnets de voyage rêvé » font le pari d'un dépaysement spatial et temporel. Mykonos et Délos sont photographiées et racontées par les archéologues de l'École d'Athènes au cours des grandes fouilles du début du XX<sup>e</sup> siècle. Dans un autre opuscule, la ville de Thessalonique reçoit un traitement plus audacieux encore : les photographies centenaires, pour la plupart anonymes, sont commentées « à la première personne » par des autochtones ou des visiteurs, tantôt réels, tantôt fictifs. Le vertige est parfait quand, après le grand incendie de 1917, les ruines calcinées de la ville évoquent celles des grandes cités antiques englouties. *Fa. C.* Traduit du grec par Dané Verlet et Irène Papaikonou, éd. Kallimages, chaque volume 192 p., 30 €.

**DESMOS n° 22**

Outil essentiel pour les études néohelléniques, la revue *Desmos* – en grec, « le lien » – propose, dans ce 22<sup>e</sup> numéro, un dossier sur la « gallophonia » ou francophonie des Grecs au travers de différentes œuvres d'écrivains comme celles de Kazantzakis, Elytis, Antoniou... *L. Ch.* Librairie hellénique Desmos (14, rue Vandamme, 75014 Paris), 112 p., 11 €.

Signalons également le récit de Nikos Kokantzis, *Gioconda*, traduit du grec par Michel Volkovitch. Ed. de l'Aube, 128 p., 11,80 €. En librairie le 15 juin.

« Le Quart », le seul roman de Nikos Kavvadias, ce poète bourlingueur grec mort en 1975, est réédité.

# La complainte du matelot

**LE QUART (Vardia)** de Nikos Kavvadias.

Traduit du grec par Michel Saunier, Denoël, « & D'ailleurs », 286 p., 20 €.

Dans l'océan des livres qui émergent, flottent plus ou moins, puis coulent à pic au bout de quelques mois, il en est quelques-uns qui ne sombrent jamais tout à fait. Des trésors inestimables, comme remontés du fond de la mer quand ils refont surface : si beaux, si intensément réussis qu'il se trouve, Dieu merci, toujours un éditeur de goût pour les tirer du presque néant de la rubrique « épuisé ».

Aussi n'est-il pas étonnant de voir surgir, pour la troisième fois en trente-cinq ans (1), le merveilleux roman du poète grec Nikos Kavvadias – un véritable cadeau, que vient enrichir l'excellent préface du romancier Olivier Rolin. Une pièce unique aussi, et pas seulement par sa qualité : paru en 1954, *Le Quart* est le seul roman d'un grand poète bourlingueur (1910-1975), marin, radiotélégraphiste de bord et auteur de nombreux poèmes, dont beaucoup ont alimenté le répertoire de la chanson populaire grecque. Et bien

que son histoire soit parfaitement universelle, complainte de matelots voguant au milieu de nulle part, le son qu'il fait entendre est, lui, absolument singulier.

Car ils ont une voix, ces marins embarqués sur le *Pythéas*, vieux rafiot dégingué faisant route vers la Chine. Une voix dans laquelle souffle plus que le vent sur l'eau, plus que l'air entre les cheminées d'un cargo hors d'âge, « vieille caisse à savon qui a déjà trop servi » – la poésie du désespoir, à l'état pur. A tour de rôle, comme au théâtre, cette voix prend des formes et des noms : Diamandis, le pilotin (pour ceux qui n'auraient jamais travaillé dans la marine marchande, le pilotin est un élève timonier), rongé de terreur parce qu'il vient de se découvrir un chancre syphilitique, Polychronis, le timonier cocu, Panais, le lieutenant sexagénaire, Gérasimos, le capitaine, et surtout, Nico, le radio, revenu de tout – toutes les mers, toutes les terres, toutes les femmes.

C'est lui, Nico, qui porte ce récit polyphonique, où les voix se relaient, de quart en quart, pour combattre la tristesse, la solitude et l'obscurité. Lui qui noue le fil de tous ces récits, les augmentant ici et là de ses propres souvenirs, de ses délires et de ses

rêves essaimés sur tous les continents. Car les histoires que racontent ces hommes ramènent vers la scène minuscule du bateau, le plus souvent noyée de « brume », des morceaux du monde entier. C'est la nuit qu'il faut tenir à distance, le sommeil, mais aussi le sentiment d'éparpillement qui les habite : chacun a laissé des parts de lui-même partout où il est passé, des amours, des regrets, des remords. « *Qui me pardonnera ?* », se demande Nico à plusieurs reprises. Et comment recoller toutes ces bribes autrement que par le récit ?

**Lieu de souffrance**

Ils sont, les uns et les autres, ce « *puits profond* » rempli à ras bord d'histoires, tristes ou drôles, seules sources de lumière, d'odeurs (nombreuses) et de mouvement du roman. Des histoires extraordinaires de gros temps, de vérole, de vaches maigres, de guerre, de contrebande, et surtout des histoires de femmes – la mère, et puis celles qu'on a quittées, trahies, vendues parfois, même à son corps défendant, comme cette « *jeune Mitylénienne* » que Nico n'est pas arrivé à dissuader de se jeter dans les bras d'une mère maquerelle, à Beyrouth.

Celles qui vous ont refillé la chtouille

et celles qui vous ont laissé seul dans des escaliers sombres, celles qui vous ont lavé vos mouchoirs et repris vos chaussettes. « *Bien sûr que je les aime*, explique Nico. *C'est une bénédiction de les voir nues. Seulement, il faut les payer, ou alors qu'elles te paient. C'est le plus correct.* »

Ce qu'il leur faudrait, c'est une femme-bateau, « *baptisée à l'huile de poisson. La carène peinte au minium. Calfatée au goudron.* » Une qui ne les rattache pas à la terre, ce lieu de souffrance que tous ont tenté de fuir et que tous pleurent. A travers les méandres de leurs douleurs et de leurs colères, Kavvadias nous fait entendre une autre plainte, profonde et d'une noirceur totale. « *Tout est pourri* », dit le capitaine. Et Nico : « *Le café que nous buvons est éventé, le thé de même, la nourriture que nous mangeons...* » L'horreur de l'échec et de la solitude, le vertige de la mort qui hante chaque homme et pas uniquement les marins. Lancé vers pas d'avenir, le *Pythéas* fait route en direction de l'enfer, avec à son bord des tas de rêves et des récits pour seule bouée. Peine perdue, bien sûr. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

(1) *Stock*, 1969 et *Climats*, 1989.

## Le premier roman traduit de Panos Karnezis, Grec de la diaspora Destin d'une armée en déroute

**LE LABYRINTHE (The Maze)** de Panos Karnezis.

Traduit de l'anglais par Suzanne Mayoux, éd. de L'Olivier, 382 p., 21 €.

On lui a pardonné, à Panos Karnezis. Pardonné d'avoir quitté, en 1992, sa terre natale pour l'Angleterre. Pardonné d'avoir été jusqu'à choisir l'anglais comme langue d'écriture. Après tout, il est un enfant de la diaspora, un de plus (1). Un enfant prodige que les milieux littéraires grecs reconnaissent pleinement comme un des leurs. Peut-être parce qu'il met en scène une « *Grèce générique* », comme il l'appelle, et dont il fait en quelque sorte son « laboratoire romanesque ».

Rien pourtant ne le prédestinait à l'écriture. Né à Patras, dans le Péloponnèse, en 1967, il obtient un diplôme d'ingénierie à Oxford, entre chez British Steel à Bristol, puis chez Rolls Royce à Sheffield. Mais l'ennui le gagne. A la lecture d'une petite annonce, le voici tenté

par un cours d'écriture. Pas n'importe lequel : le fameux séminaire de « *creative writing* » de l'université d'East Anglia – une sorte d'« incubateur littéraire » devenu mythique qui a vu passer Malcolm Bradbury, Ian McEwan ou Kazuo Ishiguro. Son coup d'essai est un coup de maître : un recueil de nouvelles, *Histoires infâmes* (éd. de L'Olivier, 2004), où, comme le laisse entendre le titre, on découvre des personnages aussi hauts en couleur que peu recommandables (pope irascible et fourbe, médecin véreux, faux paralytiques, évêque passé maître dans le mensonge et l'imposture...), le tout dans un lieu sans nom : une métaphore de village égaré au bout d'une route défoncée par le soleil et les nids de poule...

C'est d'un autre bout du monde qu'il est question dans *Labyrinthe*, le premier roman traduit de Panos Karnezis. Un néant aride qui fait inévitablement songer à Buzzati et son *Désert des Tartares* ou, plus encore, à l'admirable nouvelle du grand écrivain grec Thanassis Valtinos, *La Marche des neuf* (IFA/Actes Sud, 1993), dont le thème de départ est pro-

che. Nous sommes en Anatolie en 1922. Le général Nestor (« *yeux ternes aussi incolores que des mouillures de papier* ») fuit la riposte turque alors que, après trois ans d'occupation de cette partie de l'empire ottoman, l'armée grecque est en déroute. « *Restée disciplinée malgré le chaos de la défaite* », la brigade décimée du général cherche à s'« *extirper du labyrinthe* », c'est-à-dire à « *atteindre la mer* ». Le destin de cette poignée d'hommes – héros et lâches, voleurs ou déserteurs... – dans la main d'Arès, le dieu de la guerre, voilà ce qui forme la toile de fond de cette étrange épopée où l'on reconnaît le talent de Panos Karnezis, son art de la caricature, son style nerveux, son sens du grotesque. Peu à peu apparaît l'origine de la malédiction qui pèse sur ce corps expéditionnaire. Une malédiction qui ressemble au Minotaure tapi au fond du labyrinthe de chaque conscience et que chacun devra affronter seul, sans Ariane et sans fil. ■

FLORENCE NOUVILLE

(1) *Environ 6,5 millions de Grecs vivaient aujourd'hui hors de leur pays.*

## Nicos Panayotopoulos, romancier lié au destin de son peuple L'imposture de l'archevêque

Qu'est-ce qui s'écrit aujourd'hui dans la patrie de Georges Seféris et d'Odysseus Elytis – deux Prix Nobel de littérature grecs, récompensés respectivement en 1963 et 1979 ? De quoi se nourrit l'imaginaire hellène ? Et quelles en sont les traductions formelles ? Pour répondre à ces questions, Panos Karnezis (né en 1967) et Nicos Panayotopoulos (né en 1963) offrent deux exemples parlants et assez caractéristiques de ce qui anime aujourd'hui la génération des quadragénaires.

Comme Karnezis (lire ci-dessus), Panayotopoulos est ingénieur de formation, mais, cinéaste et romancier, il vit et travaille à Athènes. Et comme pour Karnezis, *Saint Homme* est le deuxième de ses ouvrages qui nous parvient en français. Il y a deux ans, on avait découvert sa voix drôle et mordante avec *Le Gène du doute*, l'un des premiers romans grecs à réveiller l'enthousiasme de Gallimard, qui n'avait plus rien publié dans ce domaine depuis l'époque de Pandelis Prevelakis, Marguerite Liberaki, Vassilis Vassilikos ou Costas Taktis... Une trouvaille donc que ce *Gène du doute*,

histoire ironique et loufoque d'un généticien excentrique découvrant un jour le « *gène du génie artistique* ». Grâce à son test infallible, le savant se proposait de délivrer l'humanité créatrice de ses arrogants imposteurs. On imagine l'émoi chez les artistes sommé, pour être joués, exposés ou publiés, de fournir, non plus un échantillon de leur œuvre mais un prélèvement de leur sang...

Après cette jolie parabole sur le talent et ses « *obscurités séductions* », Nicos Panayotopoulos revient à un univers beaucoup plus grec mais où les thèmes de l'imposture, de la roublardise et de l'appât du gain demeurent au cœur de son inspiration. C'est d'une « *affaire* » qu'il s'agit ici : la ténébreuse affaire de Ioannis l'Orphelin, mort en 1940 et qu'un archevêque grec s'apprête à canoniser lorsqu'il reçoit une longue missive expliquant que le saint

homme l'était nettement moins qu'il n'en avait l'air. Le livre s'ouvre d'ailleurs sur un article de journal exhortant l'ecclésiastique à confesser devant son peuple « *par quels tours de passe-passe il en est arrivé à vouloir canoniser l'orphelin, à seule fin d'obtenir le soutien d'un riche monastère en vue d'occuper le trône épiscopal* ».

De la guerre vue à travers la Catastrophe d'Asie Mineure chez Karnezis, à l'analyse du pouvoir et du poids de l'orthodoxie chez Panayotopoulos, on sent que la littérature grecque, étroitement liée au destin de son peuple, n'en a pas moins trouvé une manière bien à elle de traiter de sujets universels. Sans rien renier de ses racines millénaires. Et avec, presque toujours, ce mélange de gravité et de sarcasme qui lui confère cette place si originale dans la littérature européenne. ■

FL. N.



**SAINT HOMME (Agiographia)** de Nicos Panayotopoulos.

Traduit du grec par Gilles Decorvet, Gallimard, 288 p., 21 €.

## Le Succès de la Foire de Thessalonique A une passeuse...

Pour une littérature de langue rare comme la littérature grecque, tout l'enjeu tient en un mot : décloisonnement. Autant les Grecs sont grands lecteurs de traductions, autant leurs meilleurs auteurs ont souvent du mal à percer à l'étranger. Une femme aura beaucoup fait pour le rayonnement de la littérature néo hellénique. Il s'agit d'une Française, mariée à un Grec, et grecque de cœur depuis longtemps, Catherine Velissaris. Dans les années 1980, à l'Institut français d'Athènes, elle lance une coédition avec Actes Sud, faisant ainsi connaître ou redécouvrir en France Andréas Embiricos, Thanassis Valtinos, Takis Théodoropoulos... Puis elle fonde Ekemel, le centre de traduction littéraire d'Athènes, qui œuvre pour la traduction des lettres grecques vers les autres langues européennes. Devenue directrice du Centre national des lettres grec, elle crée en 2004 la Foire du livre de Thessalonique, dont la troisième édition s'est tenue du 25 au 28 mai et où, avec Claudio Magris en hôte d'honneur, la symbolique du dépasement des frontières apparaît clairement.

« *Thessalonique n'est pas une foire de plus*, explique Catherine Velissaris. *C'est un rendez-vous où l'Europe est invitée à rencontrer ses extrémités les plus orientales.* » L'idée est double. D'abord, organiser une vitrine de la production grecque. Hestia, Kastaniotis, Patakis, Polis... : tous les grands éditeurs athéniens étaient venus en force, illustrant le dynamisme de leur profession – avec quelque 8 000 titres en 2004, la production grecque a crû de plus de 16 % entre 1999 et 2004. Mais il s'agit aussi, comme dans l'Antiquité, de tisser des liens intellectuels et commerciaux avec les voisins balkaniques et ceux du pourtour méditerranéen. Ainsi les stands du Maghreb et de l'Égypte côtoyaient-ils ceux de la Slovaquie, de la Serbie, de la Roumanie et surtout de la Bulgarie, où la Grèce est actuellement la deuxième investisseur après l'Allemagne et où la langue grecque gagne du terrain.

Quant à la Turquie, elle était venue avec un stand important. « *Bizarrement, beaucoup de traductions du grec vers le turc et vice versa transigent aujourd'hui par l'anglais* », regrettait une journaliste de CNN Turk. Là où la politique échoue, la culture parviendra-t-elle à édifier des passerelles ? On ne serait pas étonné que Catherine Velissaris soit un jour tentée par ce nouveau défi. ■

FL. N.

Cinq titres pour redécouvrir l'un des grands écrivains italiens

# Tabucchi, l'intranquille

L'occasion est trop belle : la parution, chez Gallimard, en « Folio » et dans la collection « Du Monde entier » de cinq titres – dont la traduction a été entièrement révisée par Bernard Comment – de l'un des grands auteurs contemporains permet de redécouvrir Antonio Tabucchi. Mieux même : de tenter de repérer ce qui relie ses œuvres.

Dire que chez Tabucchi, il est beaucoup question de chaleurs estivales, de vivants fantômes, et de bourdonnantes céphalées est insuffisant, mais significatif. Chez lui, tout est dans l'entre-deux, dans ces moments entre veille et sommeil. Dans ces petits riens qui font la vie, alors même que la vérité meurt souvent sans avoir « trouvé [é] de mari ».

Quel est donc ce « petit rien » qui transite de livre en livre, c'est-à-dire – si l'on appréhende dans son ensemble l'œuvre multiple de Tabucchi – de rêves en romans, d'hallucinations en sonates, et d'énigmes policières en essais ? Peut-être une certaine poésie du doute et des malentendus. En préambule de *Petites équivoques sans importance*, Tabucchi explique comment il a tendance à « repérer » ces « incertitudes, compréhensions tardives, inutiles regrets, souvenirs peut-être trompeurs, erreurs stupides et irrémédiables ». Et de constater : « Les choses décalées exercent sur moi une attraction irrésistible. » Dans le premier récit, qui donne son titre à l'ouvrage, le narrateur s'interroge sur les rôles que, pris dans des jeux de miroirs et de faux-semblants, nous jouons tous dans le tourbillon de la vie.

La vie, magnifique énigme : « C'est un tissu, tous les fils se croisent », dit l'un des personnages. Ou encore, ailleurs : « J'aimerais bien comprendre un jour comment fonctionne la courroie de transmission qui relie tous les morceaux de ma vie (...), il faudrait ouvrir le coffre et étudier le moteur qui ronfle, mettre tout en relation, tous les instants, les personnes. » Dans « Rébus », le narrateur émet une hypothèse : « Parfois une solution ne semble plausible que par (...) le rêve. Peut-être parce que la raison (...) ne parvient pas (...) à établir une totalité, qui est une forme de simplicité. » Mais voilà, chez Tabucchi, rien n'est figé, et jamais de certitude. Le pourfendeur de Berlusconi n'a ni l'arrogance ni la prétention d'apporter de réponses définitives aux questions qu'on lui ou qu'il se pose.

## Clair-obscur

Récits dans le récit, les fables d'Antonio Tabucchi sont de véritables bijoux métaphysiques. Ainsi dans *Le Fil de l'horizon*, où la ligne semble toujours en mouvement, difficile – sinon impossible – à atteindre. Ici encore, il dit « notre impuissance à saisir les liens véritables qui unissent les choses ». Dans *Tristano meurt* – long et génial monologue dont un grand comédien devrait, un jour, tenter de s'emparer – Tabucchi dit les souvenirs, réels et fantasmés, l'existence en noir et blanc, et le clair-obscur qu'y apporte la vie. Il questionne les notions d'héroïsme, de fidélité et de courage ; s'interroge sur « la dégueulasserie (...) du monde », et dépeint la haine comme une « chose dif-

fuse » aux multiples nuances. Il parle de l'écrivain qui, s'il parvient à percevoir « le mécanisme des choses », ne peut prétendre connaître leur secret. Dans *Le Jeu de l'envers*, il montre – Velázquez et Pessoa (via Alvaro de Campos, un des hétéronymes du poète portugais) à l'appui – l'envers du décor et de la vie, du réel et de l'imaginaire. Tout ne serait-il dès lors (et d'abord) que fiction ?

Malgré son désir de comprendre, Tabucchi se méfie des miroirs : bien loin de refléter l'image, souvent ils « la chavirent ou l'absorbent ». De même qu'il sait – comme il s'en explique dans sa brillante postface à *Requiem* – que les rêves peuvent vous jouer de drôles de tours. Ce roman hallucinant et hallucinatoire, venu à lui en portugais, est un hommage à son pays d'adoption, celui de son cher Pessoa, auquel il a consacré plusieurs textes et qu'il a traduit en italien avec l'aide de sa femme. Alors, il va et vient dans le temps et, à travers les rêves des autres, traduit son existentielle inquiétude.

A écrire les autobiographies d'autrui, à dialoguer avec les fantô-



JUAN MANUEL CASTRO PRIETO/VU

mes, Antonio Tabucchi est devenu – mais peut-être l'a-t-il toujours été ? – un intranquille. De ceux qui instillent le doute, cherchent les fissures, interrogent la réalité.

Et c'est ainsi que le romancier italien fait dire à Tristano : « Ce n'est pas vrai que Verba volant. Verba manent. De tout ce que nous sommes, de tout ce que nous fîmes, ne restent que les paroles que nous avons dites (...), et non ce que je fis en tel lieu donné et à tel moment donné du temps (...). Le verbe n'est pas au commencement, il est à la fin ». ■

EMILIE GRANGERAY

Chez Gallimard, en « Folio » : *Tristano meurt* (traduit de l'italien par Bernard Comment), 260 p., 6,40 € ; *Le Jeu de l'envers* (traduit de l'italien par Lise Chapuis, 256 p., 6,40 € ; *Requiem* (traduit du portugais par Isabelle Pereira, avec la collaboration de l'auteur), 186 p., 5,90 € ; *Le Fil de l'horizon* (traduit de l'italien avec la collaboration de Bernard Comment et de l'auteur. Traduction révisée), 112 p., 5,40 €. Dans la collection « Du monde entier » de Gallimard : *Petites équivoques sans importance*. Nouvelle traduction de l'italien par Bernard Comment. 90 p., 16,90 €.

## Redécouvrir « Mont-Dragon » de Robert Margerit L'agent de la corruption

**MONT-DRAGON**  
de Robert Margerit.

La Table ronde, « La Petite Vermillon », 432 p., 8,50 €.

Robert Margerit (1910-1988) est oublié ou à peu près. Et *Mont-Dragon* aussi, qui paraît en 1944 et sera repris chez Gallimard en 1952 après que Margerit obtint le Renaudot pour *Le Dieu nu* (1951) et que Julien Gracq écrivit au sujet de *Mont-Dragon* dans *La Littérature à l'estomac* (1950) : « Le seul roman français qui m'ait vraiment intéressé depuis la Libération. »

Il reste que le livre est considéré comme scabreux par la presse catholique de l'époque, dont « l'onction » de Gracq ne calme pas la bigoterie ; mais le sacrement de l'auteur du *Rivage des Syrtes* servira d'estime ou de renom à un écrivain limousin d'origine briviste, dont l'audience, jusqu'ici, demeurait provinciale. Cette habilitation et le prix Renaudot fournirent à Margerit les moyens d'une visibilité plus large, même si son œuvre est confidentielle.

Mont-Dragon est un vallon du Limousin qui abrite le châ-

teau du même nom. La propriété est isolée en pleine Occupation (nous sommes en 1942), entre Limoges, Ambazac et Saint-Laurent-les-Eglises. Elle abrite un haras délaissé, que doit reprendre Georges Dormond, meilleur cavalier du Cadre noir. Il est accueilli par la châtelaine Germaine de Boisménil, veuve fort désirable, sa charmante fille Marthe, son fils Jack et sa belle-sœur Hortense, qui est accompagnée par un personnage supposé extravagant, collectionneur de coléoptères, le professeur Dubois. L'écuyer est encore présenté à « l'oncle » La Guérillière, hobereau passionné d'équitation, à Gaston, le commis des Boisménil, à Michel Pontfermier, l'ami de Jack qui courtise Marthe, et à Pierrette la femme de chambre, délicieuse lesbienne. Cette petite société qui vit en vase clos est rapidement tourmentée – ou dérégulée, ou dénudée, c'est selon – par Dormond, « laid et attirant », que l'on découvre peu à peu acharné à corrompre « une famille voltairienne où l'on pratique la lettre de la religion pour raison politique ».

Il s'intéresse d'abord à la jeune Marthe aux mains de

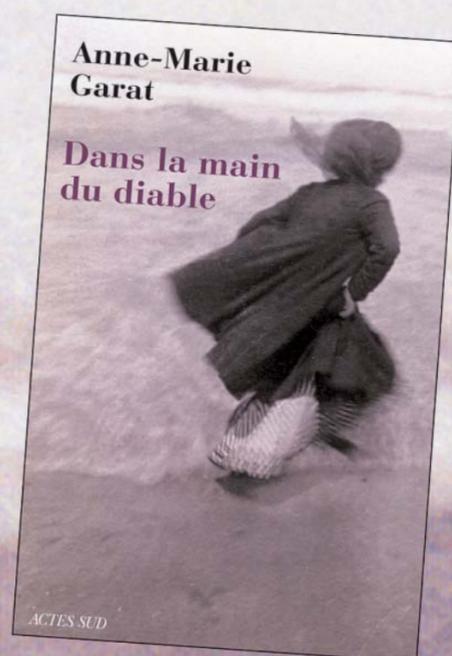
laquelle il place adroitement des ouvrages libertins – ceux de Vivant Denon et de Nerciat qui bafouent les sentiments « en les pilant dans le mortier de Cythère ». Puis c'est au tour de Germaine de Boisménil d'être envoûtée, domptée et révélée à elle-même par le magnifique écuyer, qui a « besoin des femmes comme à un morphinomane il faut chaque jour sa dose de poison » : il oblige la châtelaine à consentir des faveurs, elle est outrée, et cette outrance même la soumet. En voyeur signalé, le libertin la force à se dévêtir dans le parc du château, à évoluer devant lui dans le plus simple appareil, certain, comme le cardinal de Bernis, que « l'embaras de paraître nue fait l'attrait de la nudité ». Enfin, c'est Pierrette, la femme de chambre, qu'il pousse dans les bras de sa maîtresse : « Il comptait jouir à la fois du spectacle de leur charme et de la notion de leur avilissement. »

Dormond est un homme assurément supérieur. Il est le vrai miroir de ces femmes du château. Ce qui passionne, intrigue, dérouté dans ce roman luxuriant et magnifique, c'est la quête métaphysique de l'écuyer. ■

VINCENT ROY

## Dans la main du diable

Anne-Marie Garat  
roman



« Il faut lire cette *Main du diable* « fomentée » par une romancière au sommet de son art. »

Christine Rousseau, *Le Monde*

« Ne me dérangez pas, je lis *Dans la main du diable*, répondra-t-on bientôt, avant d'y replonger séance tenante ! »

Alexandre Fillon, *Lire*

**ACTES SUD**  
www.actes-sud.fr

## ZOOM

**ZAYDE**, de Madame de Lafayette. Sur une plage, après une tempête, Consalve, fils d'un prince castillan, découvre le corps d'une femme qu'il croit morte... « Mais quel fut son étonnement quand il vit au travers des horreurs de la mort la plus grande beauté qu'il eût jamais vue. » Cette beauté, c'est Zayde, la fille d'un prince

musulman. Religion, rivalités de pays, langue, tout les sépare. Quand elle disparaît, Consalve n'a de cesse de la retrouver. Moins connu que *La Princesse de Clèves* qu'il précède d'une dizaine d'années, ce roman, situé dans l'Espagne du X<sup>e</sup> siècle, a tous les ingrédients du roman d'aventures – enlèvements, duels... – mais surtout il innove dans la psychologie des

personnages, historiques, inventés ou inspirés de célébrités réelles, les principaux étant exposés au choix entre la rigueur du devoir et l'abandon à la passion. Dans la belle écriture du XVII<sup>e</sup> siècle, une « histoire espagnole » applicable à tous les lieux, à tous les siècles. P.-R. L. Présentation de Camille Esmein-Sarrazin, GF Flammarion, 300 p., 8,30 €.

Les faits divers font-ils de bons romans ?

# Affaires d'écriture

La « une » des quotidiens du mercredi 29 juillet 1914, deux titres se disputent l'attention du lecteur : « *M<sup>me</sup> Caillaux est acquittée* » et « *La guerre austro-serbe est déclarée* ». Deux jours plus tard, Jaurès sera assassiné. Grande histoire ou fait divers ? Le nez sur l'événement, chacun croit savoir évaluer la portée réelle d'une information. Mais l'historien comme le romancier sont-ils si faciles à circonvenir ?

Avec *L'avenir ne s'oublie pas*, Pierre Moustiers interroge ces moments mis en scène où l'anecdote distrait de l'essentiel (1). A moins qu'il n'en révèle un autre, souterrain, qu'il faut du recul pour apprécier justement.

Jérôme a 20 ans, quand il assiste, jeune journaliste au *Fanal*, au procès de l'ancien président du conseil, Joseph Caillaux, qui a abattu quatre mois plus tôt le directeur du *Figaro*, Gaston Calmette. Dans son bureau. Déchargeant les six balles du revolver qu'elle cachait dans son manchon. Orphelin précoce, le reporter a besoin de choisir l'accusée comme héroïne. Comme d'autres de se bousculer aux assises pour oublier que la guerre est sur le point d'embraser l'Europe.

Revenant quelque quarante-deux ans plus tard sur cette semaine particulière, le narrateur n'est plus qu'un pharmacien en retraite, qu'on croit indifférent à tout quand il n'est que « *trop réfléchi, trop exigeant et maniaque envers la vérité* ». Autant de raisons pour que la profession de Rouletabille, son modèle, l'ait abandonné au sortir de l'enfer des tranchées. Une blessure à la tête, le secours de Marguerite, une infirmière volontaire qui devient son épouse, et, sur le tard, la conscience de ce qui s'est joué dans le prétoire où il a vu mourir un monde – une rhétorique et une théâtralité dont il sait qu'elles fondaient une éthique à présent évanouie. « *La vérité ne se forme que dans la mémoire*. » La formule de Proust intéresse autant l'historien que le romancier, qui tentent parallèlement de dire plus que l'incident dont ils s'emparent.

Jean-Yves Le Naour s'est ainsi penché sur le dossier de ce « corbeau » qui empoisonna la ville de Tulle de 1917 jusqu'à 1922 (2). La guerre, en normalisant les comportements et en fixant une règle implicite qui garantit la surveillance de tous par tous comme allant de soi, a de fait accordé un large crédit à ces lettres anonymes dont l'administration se sert tout en s'offusquant officiellement de la pratique. En dénouant savamment, avec un art consommé de l'intrigue, les fils de la machination qui paralyse la préfecture provinciale, l'histo-

rien fait plus que résoudre un cas d'espèce ; il donne à voir le rôle de la presse, le relais qu'elle offre à la calomnie comme la façon plus ou moins orthodoxe dont elle double l'enquête légale en cours. Autant de règles du fait divers contemporain dont la genèse est lointaine.

Dans un essai décapant, Maurice Lever avait déjà étudié ces *Canards sanglants* (Fayard, 1993) qui épinglent un épisode criminel pour jouer de son mystère comme de son effroi. Et de fait, si la naissance de la presse populaire est quasi synchrone de la publication du *Rouge et le Noir* de Stendhal, inspiré de l'affaire Berthet – la formule « fait divers » apparaît dès 1838, deux ans après qu'Emile de Girardin a lancé *La Presse*, premier quotidien à prix modique pour un public populaire –, on repère chez les mémorialistes et diaristes de l'Ancien Régime un même souci de rapporter les épisodes terribles ou surprenants qui marquent les esprits de leur temps. Des *Histoires* de Tallemant des Réaux au *Journal* de Dangeau ou aux *Mémoires* de Saint-Simon, focalisés sur la cour, mais aussi dans les journaux de ces bourgeois de Paris qui offrent une savoureuse alternative à ces anecdotes minuscules au bruit démesuré, le drame pittoresque fait écrire.

## La mémoire pour seul guide

Il faut attendre cependant la presse moderne pour que le fait divers prenne toute sa dimension (les faits, l'enquête, le procès).

L'écrivain, comme l'artiste, peut cependant s'affranchir de cet exercice convenu en captant l'anecdote pour la placer au cœur de son engagement créateur. Ainsi, Henri-Georges Clouzot qui partit de la tragique épopée de « l'œil du Tigre » de Tulle pour signer son chef-d'œuvre si dérangeant qu'il valut au cinéaste du *Corbeau* (1943) de sérieux soucis à la Libération – comment peut-on produire une œuvre si pessimiste où l'espoir n'existe pas plus que la vérité ? Plus récemment, on a vu Emmanuel Carrère reprendre le dossier Jean-Claude Romand pour *L'Adversaire* (POL, 2000) et, aujourd'hui, c'est Philippe Besson qui se fait le chroniqueur de l'affaire Grégory (où il est encore question de lettres anonymes) avec *L'Enfant d'octobre* (Grasset), tandis que David Foerkinos s'empare de l'histoire de Florence Rey (*Les Cœurs autonomes*, Grasset).

Reste à mesurer la latitude que le respect strict de l'information originale laisse au créateur. Choisisant la mémoire pour seul guide, Jérôme, le narrateur de Pierre Moustiers, se libère et compose



Joseph Caillaux lors de son procès, en juillet 1914. COLL. ROGER-VIOLLET.

ses propres variations intimes sur une affaire qui livre en écho secret bien des non-dits de sa relation au monde... « *Une infinité de nuances s'opposaient nécessairement à l'expression brutale et manichéenne de la vérité. Il ne fallait pas, non plus, confondre de manière absolue la littérature et la vie.* »

Il peut ainsi tenir le geste chevaleresque et inouï de Caillaux, saisissant la main d'Henriette au-dessus de la barrière du box de l'accusée pour en baisser les doigts comme une quintessence de respect, de folie et de bonheur. « *Sans motif sérieux* »,

confesse-t-il quarante ans plus tard. Mais ce libre-arbitre est aussi le gage du salut de l'écrivain.

« *L'écriture nous donne peut-être une responsabilité qu'on ignore, un pouvoir qui nous dépasse. Sans elle, on peut imaginer que les hommes perdraient la mémoire et la faculté de penser.* » ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

(1) Albin Michel, 266 p., 16,90 €.

(2) Le Corbeau. Histoire vraie d'une rumeur (Hachette Littératures, 216 p., 18 €).

## L'affaire « Le Rouge et le Noir »

En chemin vers la maison de ses futurs maîtres, Julien fait une pause dans l'église de Verrières. Sur le prie-Dieu aux armes de M. de Rénal, se trouve « un morceau de papier imprimé, étalé là comme pour être lu. Il y porta les yeux et vit : Détails de l'exécution et des derniers moments de Louis Jenrel, exécuté à Besançon, le... *Le papier était déchiré* ». Jusque dans l'anagramme exacte de son nom, Julien Sorel rencontre son propre destin, dans le lieu même où le drame adviendra. Le roman se met en abyme par un « *morceau de papier* » colportant une nouvelle probablement arrachée à une page de journal. Julien « *froissa le papier* », mais sa vie est déjà écrite : elle est programmée pour aboutir à un beau fait divers.

On peut lire cette insertion d'un bout de papier dans *Le Rouge et le Noir* non seulement comme une anticipation du récit, mais aussi comme la trace de son origine. Romain Colomb, cousin et exécuteur testamentaire de Stendhal, écrit dans sa « Notice » de 1854 que « *Beyle a pris le sujet de ce roman dans un procès criminel qui eut beaucoup de retentissement en Dauphiné, dans l'année 1828* ». La *Gazette des tribunaux* relatait en effet, à la fin de

décembre 1827, le procès d'Antoine Berthet. De constitution « *frêle* », d'« *intelligence supérieure à sa position* », Berthet entre au petit séminaire, devient précepteur chez M. Michoud et amant (du moins l'a-t-il prétendu) de M<sup>me</sup> Michoud. Congédié, il intègre le grand séminaire de Grenoble, reprend du service chez le comte de Cordon, se lie à la fille de la maison. De nouveau chassé, il rejette la responsabilité de ses déboires sur les époux Michoud et tire deux coups de pistolet sur M<sup>me</sup> Michoud, pendant la messe, dans l'église de Brangues. Il est condamné à l'échafaud.

## « Fiction théorique »

Le citoyen de Grenoble a pu emprunter là quelques traits de caractère et le canevas du récit. Mais le roman ne saurait se réduire au fait divers. Dans la nouvelle édition des *Œuvres romanesques* de Stendhal pour la « Bibliothèque de la Pléiade », Yves Ansel montre que « l'affaire Berthet » est assez largement une « *fiction théorique* » construite par une critique lansonnienne avide de sources et de modèles, soucieuse de lester la fiction par du réel, et fondant la vérité du roman-miroir sur une référence externe, quitte à dénier toute imagination à l'écri-

vain. Avant de ressembler à Berthet, Julien ressemble « *aux héros de Stendhal* » (Ansel), et le fait divers lui a fourni tout au plus un prétexte à la « *cristallisation* » romanesque.

Reste que Stendhal, comme les autres romanciers dits réalistes, est un grand lecteur de la *Gazette des tribunaux* (fondée en 1825) et du *Courrier des tribunaux* (1827), ainsi qu'en témoigne l'insertion par copier-coller du procès Lafargue, autre assassin de sa maîtresse, au milieu des *Promenades dans Rome*. Ce qu'il cherche dans ces faits divers judiciaires ? De beaux assassinats, des exemples d'énergie dans la violence sociale, que le docteur Sansfin prescrit en remède quotidien à l'anémique Lamiel : « *Les crimes l'intéressaient ; elle était sensible à la fermeté d'âme déployée par certains criminels*. » Outre des *exempla* moraux, Stendhal puise aussi dans ces « *petits faits vrais* » la promesse d'un romanesque en puissance et une leçon de style sec, antilyrique, comme celle qu'il demande à la lecture du code civil. Voilà ce qu'il faut écrire, et comment il faut écrire.

Avant lui, Balzac y trouvait de quoi faire « *concurrency à l'état civil* ». En même temps que lui, le jeune Flaubert prend la matière de ses premiers contes aux

articles de cette même *Gazette des tribunaux*, *Bibliomanie* en 1836 et *Passion et vertu* en 1837. Après lui, les romanciers naturalistes ou assimilés (Zola, Maupassant) y verront à la fois des incitations et des défis à relever pour rivaliser avec les « *dramas vrais* », dans les colonnes des mêmes journaux. A la lecture de ces faits divers que le *Grand Dictionnaire universel* du XIX<sup>e</sup> siècle définit comme les « *nouvelles de toutes sortes qui courent le monde* », les écrivains pour qui le réel est chose sérieuse trouvent quelques principes fondateurs de la modernité littéraire : la poésie du romanesque habite la prose du quotidien ; la banalité peut accéder au type ; les anonymes sont le réel est chose sérieuse ; le monstrueux hante la norme ; l'insignifiant fait sens ; le fait divers, que tout le monde lit, peut arriver à tout le monde. Balzac l'avait déjà dit dans *Modeste Mignon* : les amorce de romans publiés dans la *Gazette des tribunaux* « *se dénouent terriblement, avec du vrai sang et non de l'encre* ». Ou plutôt dans le mélange du sang et de l'encre : le rouge et le noir. ■

YVAN LECLERC

Sur ces questions, lire la revue *Romantisme*, « Le fait divers », n° 97, 1997.

## Le copieur de Vermeer

**LA DOUBLE VIE DE VERMEER**  
(La Doppia Vita di Vermeer)  
de Luigi Guarnieri.

Traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli, Actes Sud, « Lettres italiennes », 240 p., 19,80 €.

La notion de mensonge existe-t-elle en art ? C'est ce que tente de définir le romancier Luigi Guarnieri en s'interrogeant sur la singulière mésaventure de Han Van Meegeren. Né en 1889, cet artiste hollandais a le tort de tourner le dos aux avant-gardes pour se consacrer aux sujets de la tradition flamande. Mésestimé par la critique, il préfère au poison de l'aigreur la vengeance la plus géniale qui soit. Etudiant avec une précision maniaque la facture de Vermeer de Delft, il invente les toiles qui illustreraient cette période religieuse que certains avancent sans preuve dans une biographie aussi lacunaire qu'imprécise. Ainsi naît *Le Christ à Emmaüs*, tenu dès son apparition en 1937 pour le chef-d'œuvre du maître par les plus éminents spécialistes du siècle d'or de la peinture hollandaise. Il faudra la faillite du III<sup>e</sup> Reich et la saisie de la collection privée de Goering, où figure un Vermeer

de Van Meegeren, pour que le pot aux roses soit découvert. Accusé de trahison, l'artiste doit se résoudre à révéler la supercherie. Un tel démenti de la compétence des conservateurs, experts et critiques d'art laisse pantois ; aussi, pour confondre un milieu qui n'a pas su lui faire de place, le faussaire doit réaliser, sous le regard de policiers incrédules, un Vermeer nouveau...

On comprend que devant un tel fait divers Guarnieri n'ait guère eu à inventer. Il s'est contenté – et c'est sans doute là la force de ce roman proche de l'essai – de jouer de la biographie de Vermeer, dont un des grands-pères fut faussaire, de la passion commune de Goering et de Proust pour ce maître longtemps négligé et dont l'étoile, à contretemps et à contre-mode, s'élève depuis le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais si Proust ne parvient pas à permettre à Swann d'écrire ce texte sur Vermeer dont il parle tant, s'il se contente de faire mourir Bergotte devant la *Vue de Delft* où il traque la beauté du monde sur un « *petit pan de mur jaune avec un auvent* », Guarnieri, lui, joue de l'émotion esthétique en offrant sa propre variation sur l'œuvre, moins faussaire que chantre d'une grâce absolue. De la littérature comme un des beaux-arts. ■

PH.-J. C.



## La folle cavale de Florence Rey

**LES CŒURS AUTONOMES**  
de David Foenkinos.

Grasset. « Ceci n'est pas un fait divers », 170 p., 14,90 €.

Le 4 octobre 1994, Florence Rey et Audry Maupin escaladent la palissade de la préfourrière de Pantin. Là, ils braquent deux policiers et s'emparent de leurs armes. Dans leur fuite, le couple prend en otage un chauffeur de taxi et son client. Débute alors un rodéo meurtrier qui, de la Nation à Vincennes, se soldera par la mort de cinq personnes, parmi lesquelles trois policiers, le chauffeur de taxi et Audry Maupin.

Au matin, cheveux courts, joues creusées, pommette droite tuméfiée – stigmate de la violence de cette cavale meurtrière –, regard vide : ainsi apparaît Florence Rey à la « une » des journaux. A peine la France se réveille-elle, sous le choc, que déjà autour de ce « visage d'effroi » commence à se bâtir une légende : celle de « l'égérie numéro un » d'une jeunesse révoltée.

Si, dans *Les Cœurs autonomes*, son cinquième roman, David Foenkinos a choisi de ne jamais la nommer, comme du reste tous les protagonistes de ce fait divers sanglant, c'est bien Florence Rey, condamnée à vingt ans de réclusion criminelle, qu'il dessine sous les traits d'une anarcho-romantique. Elle encore qui fascine, trouble par son mystère, son mutisme, sa froideur glaciale, sa folie amoureuse, le narrateur imaginé par l'auteur qui observe le cliché judiciaire et tente de le raccorder à l'image de la jeune femme douce et timide qu'il côtoya dans les turbulences de 1994. Une année qui voit alors les étudiants protester contre le CIP (contrat d'insertion professionnelle), les banlieues s'agiter, l'islamisme progresser et Charles Pasqua, ministre de l'intérieur, proposer la loi « sécurité et liberté »...

Etudiant en lettres comme elle, c'est à la Sorbonne que le narrateur sympathise avec Florence Rey. Elle vient de rencontrer son premier amour, un étudiant de philosophie de quatre ans son aîné, passionné d'escalade. Séduisant, charismatique, exalté, intransigent, il milite sur tous les fronts : droit au logement, sans-papiers, licenciements économiques et CIP. Grâce à lui, c'est l'échappée belle pour la jeune femme élevée dans un milieu familial vicié par le mensonge qui entoure la maladie de son père, sujet à des hallucinations sonores. Prête à tout pour se montrer à la hauteur de celui qu'elle aime, elle abandonne ses études, ses petits boulots pour se lancer dans tous les combats et les révoltes de son compagnon. Un temps, le couple s'installe à Nanterre où ils frayent avec les milieux autonomes ; puis, après que le mouvement anti-CIP soit retombé – et avec lui l'espoir d'un nouveau Mai 68 –, ils squattent un pavillon de banlieue abandonné. C'est le début de la dérive, d'une existence qui tourne à vide, « sans argent, sans logement décent, avec leur amour pour combler la béance de leurs incertitudes. (...) Le froid augmente et c'est aussi le froid qui les jettera dehors dans leur folie d'un soir ».

D'un enfermement à l'autre, ainsi avance ce roman générationnel où au cœur d'une époque bien restituée, David Foenkinos décrit la lente métamorphose d'une jeune fille sans histoire qui fascine encore. Et permet au romancier, en se confrontant pour la première fois au réel, de gagner une simplicité et une profondeur d'écriture inédites. ■

CH. R.

## « En vingt-cinq ans de police judiciaire, je n'ai jamais été confronté à un tel mutisme »

Depuis le 2 juin, Frédéric Péchenard, 49 ans, est le nouveau patron du 36, quai des Orfèvres, dont il a gravi tous les échelons – de la section antiterroriste à l'antigang, en passant par la brigade criminelle, qu'il a dirigée pendant près de dix ans. Ce grand flic est aussi l'auteur d'un polar inspiré de l'histoire d'un officier de la brigade de répression du banditisme, condamné à deux ans de prison, dont il a toujours pensé qu'il était innocent (*Piège pour un flic*, Anne Carrière, 2003). En octobre 1994, à l'époque de l'affaire Florence Rey, il était numéro deux de la « crime ».

**Quel souvenir en gardez-vous ?**

C'était une affaire exceptionnelle, comme il n'en arrive à la brigade criminelle que deux ou trois fois par an : quatre personnes tuées en même temps à Paris, cela ne se produit jamais ! L'affaire Florence Rey, pour moi, ce fut d'abord cela : une nuit difficile, une scène de crime compliquée, un otage choqué (le chauffeur de la R5) dont on ne savait pas très bien s'il s'agissait d'un vrai ou d'un faux otage, des passants touchés, des policiers tués, une grosse pression médiatico-politique...

**Qu'est-ce qui vous a frappé dans la personnalité de Florence Rey ?**

Son mutisme. Tout au long de la garde à vue, elle n'a pas dit un mot. En vingt-cinq ans de police judiciaire, je n'ai jamais été confronté à une telle attitude. Cette jeune femme de 19 ans, d'apparence frêle, inconnue des services de police, montrait une froideur et une dureté absolues. C'était à la fois étrange et impressionnant. Dans plusieurs passages du roman, j'ai d'ailleurs retrouvé ce que j'avais alors ressenti. Ainsi, quand elle y est décrite comme « parfaitement forte, hiératique dans le drame », ou « concentrée, précise, inhumaine ». Par son côté glacial et son extrême détermination, elle me faisait penser à certaines militantes d'Action directe ou de la Fraction armée rouge, à Nathalie Ménigon ou Joëlle Aubron notamment.

**Reprocheriez-vous au roman une certaine complaisance ?**

La première partie, qui retrace la lente dérive du couple avant leur cavale sanglante, m'a en effet gênée par ce côté histoire d'amour presque émouvante dans laquelle se seraient engluisés deux oisillons tombés du nid, forcément sympathiques puisque révoltés. Dans cette configuration, Audry Maupin apparaît comme le meneur. Sa compagne n'aurait eu qu'un seul souci : ne pas le décevoir. Or, quand on est flic, qu'on voit au quotidien des personnes martyrisées et des familles de victimes effondrées, on a un peu de mal à être dans l'empathie ! N'oublions pas que Florence Rey s'était quand même préparée à tuer et qu'elle a laissé des vies saccagées. A aucun moment, y compris lors de la reconstitution, l'héroïne du roman n'a balbutié la moindre parole de remord, de honte ou de regret. Aussi, là, thèse de la jeune fille tombée dans les griffes de l'odieuse Audry Maupin ne m'a-t-elle jamais convaincu.

**Et la dimension politique de l'affaire ? Au début du livre, on les voit notamment côtoyer le milieu des autonomes...**

On entre là dans le deuxième temps de l'enquête et dans l'un de ses aspects les plus énigmatiques. Le roman penche vers la thèse de deux jeu-

nes paumés envisageant dans leur coin un braquage pour s'en sortir. Cette version continue de me paraître insatisfaisante. C'est bizarre, car le couple possédait déjà deux fusils à pompe à canon scié, dont l'un acheté avec un faux passeport : l'arme idéale pour braquer une agence bancaire ou un supermarché. C'est beaucoup plus impressionnant qu'un revolver ! Alors, pourquoi se lancer dans une aventure aussi tortueuse, escalader une palissade, neutraliser des policiers en armes, etc. ? Autre certitude : ils ne sont pas sortis d'emblée pour « casser du flic », l'intention étant au départ d'attacher les agents avec leurs propres menottes pour s'emparer de leurs pistolets.

Compte tenu de ces éléments, on s'est très vite demandé s'il n'y avait pas, derrière, un groupe terroriste. Dans cette perspective – qui n'était plus du tout celle d'une aventure à la Bonnie and Clyde – l'attaque des deux policiers de la préfourrière prenait davantage de sens : soit que l'objectif était de constituer un trésor de guerre, soit qu'il s'agissait, en montrant leur courage, d'une sorte d'épreuve initiatique pour entrer dans un groupuscule qui aurait décidé de passer à la vitesse supérieure. C'est une piste autour de laquelle nous avions travaillé et auditionné beaucoup de témoins, notamment issus des milieux autonomes. Mais nous n'avons pas pu le prouver, et Florence Rey n'a jamais rien lâché à ce propos.

**Que des romanciers s'approprient des faits divers, cela pose-t-il à vos yeux un quelconque problème éthique ?**

Avec *Les Cœurs autonomes*, on est quand même un peu dans le faux roman : le récit est très proche de la réalité, surtout la seconde partie, d'une grande précision dans la reconstitution des faits et qui, d'ailleurs, rééquilibre ou corrige la première. Il s'agit presque d'un copié-collé de la procédure ! D'une manière générale, je pense que la règle devrait être identique pour tous : s'interdire de parler d'une affaire aussi longtemps qu'elle n'a pas été définitivement jugée. Pour moi, la limite est là. En revanche, que des journalistes ou des écrivains entreprennent une contre-enquête, cela ne me gêne pas, pourvu que cela soit fait avec sérieux. Quand on écrit des choses, il faut se méfier : les gens ont tendance à y croire [rires] ! J'ajouterais qu'il y a deux écueils à éviter : ne pas tomber dans l'illusion rétrospective, qui consiste à se demander en 2006 pourquoi certaines techniques d'enquête – très évolutives en matière de police scientifique – n'ont pas été appliquées dix ou quinze ans plus tôt. Sans compter que la loi change, de même que la société dont la police n'est jamais que le reflet. Autre travers : les donneurs de leçon assis à leur bureau qui disposent de trois ans pour réfléchir à ce qu'il aurait fallu faire quand vous disposiez d'un trentième de seconde pour prendre une décision ! Dans le cas de Florence Rey, on peut enfin s'interroger : la sortie de ce roman est-elle absolument étrangère au fait qu'elle a purgé douze ans de prison et qu'une libération conditionnelle peut être demandée dans le droit français à mi-parcours de la peine ? ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE ET CHRISTINE ROUSSEAU

## Un matin d'octobre 1984, dans un coin paumé des Vosges

**L'ENFANT D'OCTOBRE**  
de Philippe Besson.

Grasset. « Ceci n'est pas un fait divers », 196 p., 14,90 €.

Évitons d'inutiles détours et posons d'emblée la question : Philippe Besson pouvait-il, dès lors qu'il avait choisi d'écrire sur l'« affaire Grégory », inventer de très longues citations de Christine Villemin, la mère du petit garçon retrouvé mort dans la Vologne le 16 octobre 1984 ? Car, pour le reste, il n'y aurait pas grand-chose à dire de *L'Enfant d'octobre*, sorte de synthèse bien écrite d'un des plus fameux faits divers que la France ait connus.

D'emblée, une note de l'éditeur, Grasset, sous l'intitulé, bizarre, de cette nouvelle collection, « Ceci n'est pas un fait divers » : « Ce roman est à l'évidence inspiré de faits réels connus de chacun depuis plus de vingt ans. Toutefois la reconstitution romanesque effectuée par l'auteur l'a amené à prêter à certains protagonistes des propos fruits de son imagination. » Et puis, en exergue, cette citation, extraite du célèbre article publié sur cette affaire par Marguerite Duras dans *Libération* (daté 17 juillet 1985) : « Ce crime est insondable. Souvent on le perd de vue là où on croyait le trouver et il disparaît quand on s'en approche. De très près il n'en reste rien que la monstruosité de l'innocence. Dans ce crime on est allé jusqu'à la dernière couche du mal. »

**« Besoin de trouver un coupable »**

Le « roman » de Besson peut alors commencer : « Un matin d'octobre 1984, à la « une » des journaux, on découvre le visage d'un enfant, quatre ans peut-être, une espièglerie dans le regard, des boucles brunes, une bouille ronde et souriante. Immanquable, le sourire... » Dès lors que faire ? Refuser le procédé narratif consistant à raconter l'histoire de manière chronologique, en intercalant des propos inventés de Christine Villemin entre chaque chapitre ? Ou lire, tout simplement ? A dire vrai, il n'y a, hors ce procédé « romanesque », rien de scandaleux dans *L'Enfant d'octobre*. Au contraire même, et c'est, paradoxalement, tout le problème. Plutôt que de décrire l'énormité du phénomène, cette sorte de folie collective qui s'empara, dans ce coin paumé des Vosges, de la justice, des médias et, in fine, de l'opinion publique, l'auteur de *Son frère* (Julliard,

2001) a préféré un ton plus intimiste, prenant ce seul risque de nous faire pénétrer dans le supposé univers mental et psychologique des protagonistes et en particulier dans celui de Christine Villemin – qui, faut-il le rappeler, est toujours vivante et fut un temps accusée de ce crime avant d'en être innocente.

Il faut pourtant relire, ce que Besson ne fait pas assez, la presse de l'époque. Expérience passionnante, faite de gros titres, de fac-similés de lettres du corbeau, de « confessions », de « plaidoyers », d'interviews et enquêtes en tout genre, à croire que la fine fleur du journalisme français s'était donné rendez-vous là-bas, sur les bords de la Vologne. Et puis il y a aussi cet article de Marguerite Duras. A l'époque, on l'avait dit « scandaleux ». A la relecture, c'est un véritable morceau de littérature écrit par quelqu'un qui confesse : « J'aime le crime. » Et qui conclut ceci, et pas autre chose, s'agissant de son « héroïne », « Christine V. » : « Elle est encore seule dans la solitude, là où sont encore les femmes du fond de la terre, du noir, afin qu'elles restent telles qu'elles étaient avant, reléguées dans la matérialité de la matière. Christine V. est sublime, forcément sublime. » La semaine où paraissait cet article, *Le Nouvel Observateur* publiait un entretien avec Edgar Morin qu'il faudrait, lui aussi, relire. Il y explique de manière lumineuse les ressorts du fait divers, de celui-ci et des autres, et analyse les raisons des dysfonctionnements judiciaires – dans l'affaire Grégory, mais cela vaut pour beaucoup d'autres grandes affaires. « Le besoin psychologique urgent de trouver un coupable a étouffé les mécanismes de correction de l'erreur », estimait-il. Vingt ans avant Outreau.

De tout cela, de la « monstruosité » de l'affaire Grégory – « L'irruption d'une tragédie grecque dans une famille des Vosges », disait Edgar Morin –, de ce qu'elle révèle de nous-mêmes, de la France et de ses institutions, Philippe Besson ne dit finalement pas suffisamment. Comme si l'histoire l'avait intimidé et qu'il avait éprouvé la nécessité de la lisser, de lui trouver des ressorts cohérents, rationnels. Alors oui, c'est vrai, il cite longuement Christine Villemin. Paradoxalement, c'est sans doute l'aspect le plus intéressant de cet ouvrage, les seuls instants où il s'autorise vraiment à y instiller une part de romanesque. Mais on est loin, très loin, de Marguerite Duras. ■

FRANCK NOUCHI

# Mao l'intelligence du monstre

Dans une biographie d'une ampleur considérable, Jung Chang et John Halliday dressent un réquisitoire accablant contre le Grand Timonier ; responsable de la mort de plus de 70 millions de Chinois

L'inventeur de la société sans classes à la chinoise était une ordure de première classe. Il était difficile d'en douter depuis de nombreuses années ; mais lire page après page l'exposé clinique le plus méticuleux à ce jour, sur ce volume aussi énorme que salutaire, récompense de la patience.

Mao Zedong – Mao Tsé-toung comme on l'écrivait autrefois, lorsque les élites occidentales lui vouaient encore un culte – n'était pas seulement ce bourreau de la Chine qu'on a fini par reconnaître grâce à la révolution culturelle des années 1960, bouquet final de son « feu d'artifice ». C'était aussi un personnage tyrannique, médiocre, à la seule intelligence des méchants et animé par une obsession volontée de destruction.

« Un monstre », disent volontiers Jung Chang et Jon Halliday. C'est presque lui faire trop d'honneur. Du portrait qu'ils dressent ressort un personnage

**MAO, L'HISTOIRE INCONNUE (Mao, the Unknown Story)** de Jung Chang et John Halliday.

Traduit de l'anglais par Béatrice Vierre et Georges Liebert avec le concours d'Olivier Salvatori Gallimard, 864 p., 28 €.

personnel, le défunt Li Zhisui en avait dit de vertes et de pas mûres voici quelques années : son goût du confort, son amour de la chair (en assiette ou au lit), sa crasse, sa duplicité, son colossal égoïsme (*lire ci-contre*). On en découvre plus encore grâce à l'ouverture progressive des archives soviétiques et aux confidences qui commencent à filtrer de Pékin même.

C'est donc une aventure du XX<sup>e</sup> siècle que Chang (auteur de *Cygnés sauvages*) et Halliday offrent à relire. Celle d'un pauvre type issu d'un milieu paysan de la Chine de la fin du XIX<sup>e</sup> qui va s'offrir, à coups de mensonges, de trahisons, de poker politique aussi, le dernier empire du monde, à la faveur du « marxisme » stalinien. La foi politique ? La vision planétaire ? La volonté d'une avancée humaine ? Cessons de rêver et abandonnons les clichés présidentiels qui ont fait dire à Valéry Giscard d'Estaing qu'avec son trépas, le 9 septembre 1976, s'éteignait « un phare » de l'humanité.

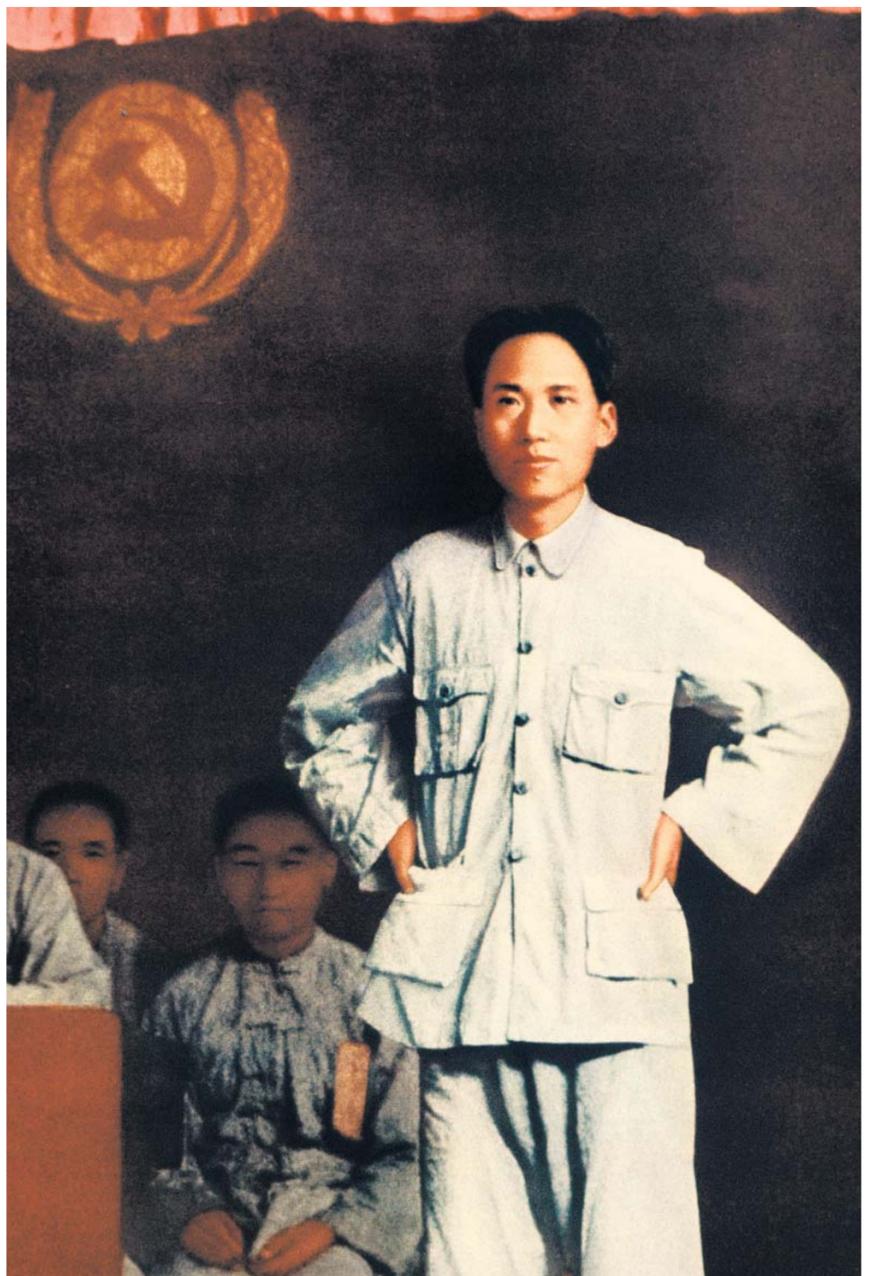
Mao, dès l'adolescence, n'est pas le visionnaire romantique de ses chromosulpiciens. Il est tout sauf sympathique. Il se décrira à plusieurs reprises sous les traits d'une sorte d'anarchiste céleste épris de poésie (la sienne restant médiocre). C'est plutôt un besogneux de la combine qui profite de « coups » ou les fomentent contre ses meilleurs amis dans une obsession arriviste. Et accessoirement un plagiaire. Esthètes et graphologues s'accordent sur la mégalomanie que trahit son écriture.

Chaque chapitre de cet ouvrage qu'il a fallu une dizaine d'années pour composer, et qui rassemble un nombre de sources croisées impressionnant, amène un tel lot de révélations nauséuses qu'on en arrive à se demander par où il boiterait... Recherche inutile. A quelques erreurs mineures près, et que des intéressés ont rectifiées, l'individu dont il est question est bel et bien le responsable d'un mythe usurpé ancré dans une indicible cruauté.

## Système clanique

Surtout, Chang et Halliday doivent à leurs sources originales d'avoir pu reconstituer par le menu ce qui fait la spécificité de l'histoire des communistes chinois, à savoir les liens personnels très étroits – de l'amitié à l'extrême méfiance, quand ce n'est pas au chantage – tissés entre eux par les principaux acteurs : Mao, mais aussi Zhou Enlai (Chou En-lai), Zhu De, Liu Shaoqi (Liu Shao-chi), les épouses des uns et des autres, puis leurs respectives progénitures. Ce système clanique, dans une bonne mesure, explique la pérennité de l'édifice politique. Celui-ci se réclame tou-

**Mao vers la fin des années 1920.** SIPA



jours du cadavre qui gît aujourd'hui au beau milieu de Pékin, en totale contradiction avec la tradition funéraire chinoise, d'une part, et avec la réalité capitaliste de l'environnant, par ailleurs.

L'idée – colportée par l'Américain Edgar Snow, premier du genre – que Mao fut le grand inspirateur du communisme asiatique a fait long feu. Celle qu'il aurait été une sorte de « maître facilitateur » de son application vole elle aussi en éclats. La faille de « l'homme nouveau », mort avec son inventeur dans une décadence de sérail, ramène le personnage à l'un des pires tyrans de l'Histoire. Ses meilleurs élèves étrangers furent les Khmers rouges – même eux répudièrent la tutelle chinoise dans le cours de leur règne assassin au Cambodge (1975-1979).

Etudiant, il rejette l'autorité du père mais conserve toute sa vie son amour pour sa mère. Jeune militant, il n'apparaît pas dans les rangs des plus décidés à faire bouger la société chinoise.

Apprenti « révolutionnaire », il a une propension à fuir les responsabilités, voire à dénoncer ses camarades. Embarqué dans la guerre, il se dérobe souvent, s'abrite derrière des problèmes familiaux ou médicaux (insomniaque, il va vite devenir hypocondriaque), se défait sur ses compagnons de route. Art qu'il portera à son sommet une fois au pouvoir.

Parmi ses frères de combat, tous se méfient de lui. A commencer par Zhou Enlai, qui a la confiance de Moscou. Dans ce vivier aux mille trahisons, Mao parvient à survivre grâce à son unique talent : jouer l'un contre l'autre.

Plus tard, il invente de toutes pièces une des grandes fumisteries du XX<sup>e</sup> siècle : la Longue Marche, « saga » de « sa » victoire. En réalité, ce fut la débandade d'une armée en haillons vers un repaire de montagne, Yan'an, d'où les troupes de Tchong Kai-cheek peineront à le déloger. Mais la légende est née. Le « bandit des montagnes et des

lacs » de la légende chinoise traditionnelle s'est réincarné sous le faciès avenant d'un « prêtre-ouvrier » s'exprimant dans un dialecte provincial inintelligible pour la plupart.

Personne ou presque ne voit à l'époque l'immense gâchis humain qui déjà se cache dans les zones « rouges ». C'est la naissance du « laogai », le goulag chinois, nouvelle forme d'une « déportation intérieure » qui existait déjà sous l'Empire mandchou. Quelques dizaines de milliers de victimes préfigurent localement les horreurs d'après la défaite de Tchong Kai-chek, en 1949 : campagne d'« extermination des contre-révolutionnaires » en 1951-1952, envoi en camps de travaux forcés de la petite classe intellectuelle demeurée sur place ou rentrée au pays en 1957-1958, famine de 1961-1962, révolution culturelle de 1966-1969... Combien de morts ? Soixante-dix millions, disent Chang et Halliday, trop prudents selon certains. ■

FRANCIS DERON

## Secrets d'alcôve

**LA VIE PRIVÉE DE MAO RACONTÉE PAR SON MÉDECIN,** de Li Zhisui

Traduit de l'anglais par Henri Marcel, Frank Straschitz et Martine Leroi-Batistelli, Plon, 680 p., 24 €.

Lorsqu'il est mort, en février 1995, à Chicago, à l'âge de 75 ans, Li Zhisui venait tout juste de lancer un formidable pavé dans la mare de l'hagiographie maoïste. Ce neurochirurgien, né à Pékin au sein d'une famille de praticiens réputés – son bisaïeul était le médecin du Fils du ciel –, avait en effet osé, l'année précédente, reprendre en mémorialiste les souvenirs des vingt-deux ans passés au service de Mao (de 1954 à la mort du Grand Timonier), qu'il avait livré en 1993 à la BBC à l'occasion du centenaire de la naissance du leader communiste chinois. Comme on y découvrait un portrait iconoclaste du grand homme, Pékin préféra adopter un silen-

ce prudent sur le livre pour ne pas écorner la réputation du fondateur de la République populaire de Chine.

Mais la version originale, éditée à Hongkong, circulait sous le manteau dans les hautes sphères politiques à Pékin. Le mal fut seulement circonscrit, le paysan charmeur, plein d'esprit, de chaleur et de vivacité vanté officiellement s'y révélant un monstre froid, cynique, aux appétits sexuels insatiables, ce qui choquait presque davantage que la figure d'un stratège manipulateur sans scrupules ni pitié.

En peignoir, au bord de sa piscine, entouré de courtisans et d'adolescentes, ce Mao contrastait violemment avec l'oracle officiant place Tiananmen. Comme ce médecin personnel recruté malgré lui eut aussi un rôle politique – c'est lui qui observa pour son maître l'impact de la révolution culturelle à Pékin en 1966 –, on comprend que ce livre sulfureux soit aussi un témoignage essentiel sur la pratique politique de Mao Zedong. ■

PH.-J. C.

## Ils étaient tous coupables

Une erreur politique de jeunesse, ni plus ni moins. Mais qui devient pourtant un fâcheux embarras quand on se veut Mao Zedong. Jung Chang et Jon Halliday établissent avec précision comment le jeune Mao s'est vu mettre le pied à l'étrier dans l'action révolutionnaire, en 1925, par le chef en titre du parti nationaliste, Wang Ching-wei, qui allait se révéler par la suite le docile fantoche des envahisseurs japonais dans les années 1940. Un Jean Moulin devant sa carrière au maréchal Pétain, cela faisait trop mauvais effet. Mao imposa un assourdissant silence à ce propos (Staline, lui, a longtemps soupçonné Mao d'avoir travaillé pour la Kampétaï, la police politique du Japon militariste).

Le livre de Chang et Halliday montre que Mao n'a pas « dérapé » après la conquête du pouvoir, comme il eût été commode de le croire, mais qu'il est l'emblème presque accidentel d'un système qui a cafouillé criminellement dès le

départ. S'il est un reproche – mince – qu'on puisse lui faire, c'est de ne pas traduire l'immense espoir qu'a représenté le communisme pour une partie de l'élite chinoise au début du XX<sup>e</sup> siècle et la responsabilité collective de ses chefs dans son sanglant enlèvement. Travers naturel de l'exercice biographique, en prêtant énormément à Mao, les auteurs laissent à la périphérie du projet ces deux aspects de la saga du XX<sup>e</sup> siècle chinois.

## Monumentale caricature

Un personnage-clé pour restituer la dimension de l'enfement de la « révolution » chinoise est précisément un de ses prédécesseurs à la tête du Parti communiste, Li Lisan, qui disparut dans la disgrâce et les torrents d'injures déversés sur lui par le futur « Grand Timonier » et ses zélotes. Ce parcours, raconté dans un savoureux ouvrage par Patrick Lescot à partir de rencontres personnelles (*L'Empire rouge, Moscou-Pékin, 1919-1989*, Bel-

fond), permet de saisir ce qui animait des jeunes Chinois se lançant dans la bataille sociale d'un pays dépecé par les puissances étrangères et meurtri par ses propres tourments.

Ces hommes, dont certains fins intellectuels, ont été écartés par Moscou et par une solitudes rurales dont Mao est la monumentale caricature. Tous des hommes plus rudes que leurs prédécesseurs. Et la plupart coaccusés devant un tribunal de l'histoire.

Au suave Zhou Enlai, qui fascinait tant ses interlocuteurs par ses manières raffinées, on doit la méticuleuse extermination fondatrice de 1951-1952, quand un à deux millions de présumés « ennemis de classe et contre-révolutionnaires » furent passés par les armes ou battus à mort dans des procès aussi « populaires » que hâtifs. Au bon Deng Xiaoping, qui remit le pays sur ses pieds après la mort du tyran, la Chine doit d'abord – outre la conquête du Tibet – la déportation vers les camps de travaux forcés, en

1956-1957, de tout ce qui restait de cerveaux cultivés (un demi-million d'honnêtes patriotes), en vue de protéger Mao des critiques. Et pendant la révolution culturelle, pas une voix ne s'éleva pour éviter, par exemple, de laisser le chef de l'Etat en titre, Liu Shaoqi, mourir dans ses excréments après avoir été violemment battu pour cause de « révisionnisme » par les gardes rouges en furie. ■

F. D.

**ECRIVAINS**  
les Editions Bénévent publient de nouveaux auteurs

*Pour vos envois de manuscrits :*  
Service ML - 1 rue de Stockholm  
75008 Paris - Tél : 01 44 70 19 21  
www.editions-benevent.com

Chercheur en écologie évolutive, Frank Cézilly interroge l'un des fondements de la survie des espèces

# Tout savoir sur la monogamie

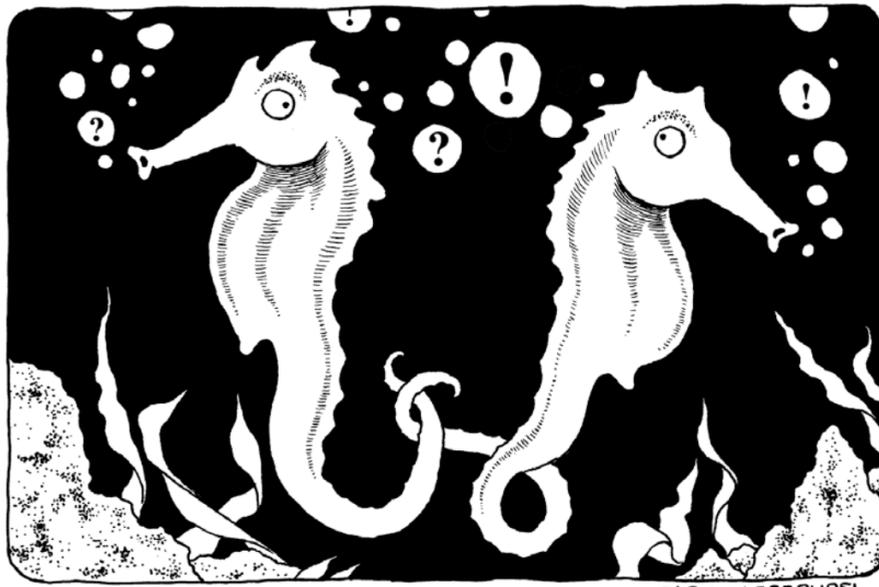
**LE PARADOXE DE L'HIPPOCAMPE.**  
Une histoire naturelle de la monogamie, de Frank Cézilly.

Ed. Buchet Chastel, 330 p., 20 €.

Il n'y a d'animaux monogames que ceux qui ne font l'amour qu'une seule fois dans leur vie », affirmait Remy de Gourmont dans sa *Physique de l'amour* (1903). Un siècle plus tard, les progrès des sciences de l'évolution lui donnent amplement raison. Noé, faisant monter deux à deux dans son arche les représentants des différentes espèces, peut bien avoir organisé à l'occasion du Déluge la première croisière pour couples : la morale édictée par l'Ancien Testament a peu de prise sur la réalité de la nature animale, où la polygamie l'emporte largement.

Quoi de moins étonnant ? Du point de vue de la logique darwinienne, la monogamie constitue par essence un paradoxe. La survie d'une espèce résidant – entre autres – dans sa capacité à se reproduire, et les mâles produisant dans la plupart des cas bien plus de spermatozoïdes qu'il est nécessaire pour féconder une unique femelle toute sa vie durant, ils n'ont en effet guère intérêt, au plan purement adaptatif, à restreindre leur activité sexuelle à une seule élue. L'inverse est moins vrai, les femelles n'ayant quantitativement besoin que d'un seul mâle pour féconder tous leurs œufs.

De fait, la nature est sexiste : dans le règne animal, la polygynie est infiniment plus fréquente que la polyandrie. Ce qui n'empêche pas une foule d'exceptions de confirmer cette règle, et de nombreuses espèces de se révéler strictement monogames. A commencer par l'hippocampe, véritable et unique parangon de vertu au sein du grand peuple des poissons.



L'histoire naturelle de la monogamie peut-elle pour autant nous être utile pour réfléchir à notre propre situation d'humain ? Eclairer nos mariages et nos infidélités passés, nos ruptures et nos rapprochements actuels – bref, nous aider à comprendre pourquoi la monogamie humaine, prise dans son acception la plus stricte, semble relever du mythe plus que de la réalité ? Certainement pas, répond Frank Cézilly, si l'on s'en tient à un naturalisme caricatural.

Plus instructive, en revanche, sera l'approche consistant à valoriser la connaissance de la nature pour elle-même, sans tenter d'en extraire un « message moral » pour l'humanité. Ce que ce chercheur en écologie évolutive, professeur à l'université de Bourgogne et à Dijon et éditeur en chef de la revue

internationale *Behavioural Processes*, ne se prive pas de faire.

Quels sont les coûts et les bénéfices sociaux du « divorce », activité dans laquelle excellent les flamants roses ? Y a-t-il chez les mammifères une relation entre la constance conjugale et le fait, pour les mâles, de s'occuper de leur progéniture ? Pourquoi les primates monogames mènent-ils tous une vie arboricole ? Fidèle à l'esprit de Buffon, la perspective choisie dans cet ouvrage se veut à la fois « générale et particulière ». Arpentant à grands pas le chemin qu'ont suivi ces dernières décennies la pensée scientifique et la démarche expérimentale en matière d'écologie évolutive, son auteur alterne constamment l'observation et l'interprétation, le fait avéré et la théorie qui lui prête sens. Par éta-

pes successives, il nous fait ainsi découvrir les éléments de l'environnement susceptibles de favoriser la monogamie dans les différents groupes zoologiques. Au prix de détours vers la biologie moderne qui sembleront parfois ardu, mais qui donnent à l'ensemble toute sa profondeur.

Où se situe donc, dans cette infinie diversité de mœurs, le propre de l'homme ? Et quel crédit accorder à cette assertion, « L'infidélité : peut-être dans nos gènes », qui fit en 1994 la couverture du très sérieux magazine américain *Time* ? Dans la dernière partie de son ouvrage, Frank Cézilly reprend un à un les thèmes abordés chez les espèces animales afin d'éprouver leur pertinence chez l'humain. Sa conclusion : les données actuelles suggèrent que la prédominance de la monogamie est un événement plutôt récent dans l'histoire de l'humanité – d'où la légitimité de chercher à déterminer la part relative de la biologique et du culturel dans cette dynamique. Mais le comportement humain ne peut être réduit à son interprétation évolutionniste, et la monogamie renverra toujours à « une représentation symbolique qui résume les contradictions amoureuses de l'âme humaine ». Même si l'on peut en percevoir les reflets dans une histoire naturelle dépourvue de morale. ■

CATHERINE VINCENT

Jean Réal, conteur et historien

## Justice des hommes

**BÊTES ET JUGES**  
de Jean Réal.

Buchet Chastel, 180 p., 15 €.

Souvent-on, lorsque les ennemis « tombent comme des mouches », que le précédent implicite relève d'un jugement de Dieu ? Bernard de Clairvaux, en chaire foudroya ainsi l'incroyable multitude de mouches qui perturbait la consécration d'un monastère, à en croire la *Légende dorée*. Une excommunication peu banale, dira-t-on. Pas si sûr, à observer le nombre de procès intentés aux animaux dont on a conservé la mémoire. Même si la plupart du temps l'effet libérateur fut moins immédiat... Comme si le prodige était réservé aux saints authentiques. Ainsi François d'Assise délivrant Gubbio de son loup prédateur par un simple prêche...

On se doutait – et depuis le beau travail de Robert Delort (1984), on en avait de précieux jalons – que les animaux avaient une histoire. Mais la place qu'ils prirent dans les oracles médiévaux atteste une implication dans la machine judiciaire dépassant l'anecdotique pour interroger les représentations mentales de l'Europe ancienne.

Cinéaste et écrivain, Jean Réal n'a pas réellement tranché entre les deux voies. Il se veut conteur, quand il reprend la « légende de Chasseneux », juriste éclairé qui fut victime de sa tempérance au moment où les guerres religieuses assomèrent la tolérance au soupçon d'hérésie et dont la fable fait le défenseur des rats d'Autan, ou quand il accompagne les émissaires bernois auprès de l'officialité de Lausanne pour obtenir la délivrance de leurs eaux infestées de sangues au milieu du XV<sup>e</sup> siècle... Mais c'est en historien qu'il tente de dégager, par-delà le pittoresque de l'événement, ce qui se joue lorsque l'Eglise fulmine contre hanneçons et anguilles, souris et chenilles, sauterelles et vers blancs, au nom de l'atteinte aux équilibres de la Création ; ou bien lors de ces procès civils où coqs, chevaux et truies doivent rendre compte de leurs crimes, assimilés aux hommes qui les tenaient pour domestiqués.

Au fil des évocations, cocasses ou tragiques, c'est la peur et le sentiment d'insécurité, magistralement étudiés naguère par Jean Delumeau, qui ressortent. Et on retiendra le départ entre les bêtes confinées à la périphérie du monde social, exclus du pacte de domesticité et donc ignorés des tribunaux, et l'animal familier dont le crime est une trahison, un dévoiement qui ruine l'harmonie acquise. On note du reste la progressive féminisation des inculpés – ou les sources ont-elles mieux conservé la trace de cette circonstance aggravante ?

Si l'essai manque de force et la démonstration de nerf, on sait gré à Réal de donner à lire cette chronique judiciaire d'un monde du vivant avant que l'émergence des sciences modernes n'en redéfinisse la notion. ■

PH.-J. C.

## Autobiographie de l'homme nu

**L'ANIMAL QUE DONC JE SUIS**  
de Jacques Derrida.

Galilée, 232 p., 32 €.

Le 9 juin 2004, quelques mois avant sa mort, Jacques Derrida participait à une journée d'études à l'université Marc-Bloch de Strasbourg. Après avoir dialogué avec plusieurs jeunes chercheurs venus présenter leurs travaux, le philosophe se tourna vers ses amis Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe. Au cours de la conversation fraternelle qui suivit, et dont on lira des extraits dans le dernier numéro de la revue *Rue Descartes* (« Penser avec Jacques Derrida », PUF, 128 p., 15 €), il fut question du testament, du deuil, mais aussi de l'immortalité : « Naturellement, je ne crois pas à l'immortalité. Mais je sais qu'il y a un je, un moi, un vivant

qui se rapporte à lui-même dans l'auto-affection, qui pourrait être un oiseau et qui se sentira vivant comme moi, et donc qui pourrait, en silence, dire moi, et qui sera moi ! », avait confié Derrida.

Bien des années auparavant, déjà, quand il parlait de lui, de sa vie ou de sa survie, le philosophe délaissait les concepts pour préférer une langue de poésie et de prophétie, où les « mots du cœur » se mêlaient à une réflexion inquiète quant au statut du « vivant ». Chez lui, l'écriture autobiographique se faisait souvent bestiaire existentiel, s'originant dans ce qu'il nommait une pulsion « zootobiographique » : « J'ai une perception et une interprétation très animalistes de tout ce que je fais, pense, écris, vis, mais aussi de tout, de toute l'histoire, de toute la culture... », avait-il noté, par exemple, lors d'une rencontre organisée à Cerisy-la-Salle, en 1997.

A cette occasion, Derrida avait prononcé une conférence intitulée « L'animal que donc je suis ». C'est l'intégralité de cette belle intervention qui paraît chez Galilée, dans une édition établie et annotée par Marie-Louise Mallet. Parcourant les œuvres de Kant, Heidegger, Levinas et Lacan, le penseur y montre qu'aucun de ces auteurs n'a vraiment rompu avec la conception cartésienne de l'« animal-machine », c'est-à-dire incapable d'accéder au langage, dépourvu de subjectivité, donc privé de tout droit.

« Que se passe-t-il quand on croise, nu, le regard de ce qu'ils appellent un animal ? », demande Derrida. Expérience apparemment anodine, certes, mais dont le philosophe fait le point de départ d'un vaste geste déconstructeur adressé à la métaphysique occidentale. Inséparable d'une position de maîtrise anthropocentrée, cette métaphysique

s'enracinait tout entière dans « la tradition judéo-christiano-islamique d'une guerre contre l'animal, d'une guerre sacrificielle aussi vieille que la Genèse ». A force de définir « l'animal » en général par tout ce qui lui fait défaut (raison, pudeur, rire, inconscient...), la pensée moderne se serait rendue aveugle à la finitude et au dépouillement qui constituent le propre de l'homme en tant que vivant : « Rien ne m'aura jamais tant donné à penser cette altérité absolue du voisin ou du prochain que dans les moments où je me vois nu sous le regard d'un chat », écrit Derrida. ■

JEAN BIRNBAUM

Signalons le dernier numéro de « Philosophie magazine », qui consacre un important dossier à la « frontière » instable entre l'homme et l'animal (n° 2, 100 p., 4,90 €).

## Jean-Jacques, ses bêtes, sa femme

Avec les réflexions sur les animaux, on n'en finit jamais. Pour mille raisons : désir de connaissance, souci de justice, pouvoirs de l'imaginaire, vigilance écologique, rigueur des sciences, fascination de l'exotisme. S'y ajoute comme ressort inusable l'énigme de la frontière – cette ligne à la fois évidente et invisible entre « eux » et « nous ». Proche et lointain, transparent et opaque, même et autre, ainsi se donne et se dérobe l'animal, notre presque semblable, pourtant radicalement étranger.

Ce qui ajoute à l'embarras, c'est que ce dehors nous habite, puisque nous sommes aussi des animaux, évidemment. Mais nous ne sommes pas au bout du paradoxe, car plus nous sommes conscients de cette animalité en nous, et plus nous nous en distinguons par là même. Car nous sommes les seuls à nous interroger sur cette frontière mobile, les seuls à la penser et à la dire. Jamais le plus délié des chimpanzés ne semble s'être demandé : « Quelle est donc la part d'humain en moi ? » La

belle étude du philosophe Jean-Luc Guichet rappelle que cette question de la frontière homme-animal englobe, en un sens, l'histoire de la philosophie. Dans son parcours, un moment-clé : le XVIII<sup>e</sup> siècle, qui donne à cette interrogation une portée métaphysique, théologique, morale et politique sans précédent. Et au sein de ce siècle, l'œuvre charnière de Rousseau, qui hérite des questions anciennes, et les déplace en les redistribuant. L'âme des bêtes, pour Jean-Jacques, est habitée par le mouvement inné de la pitié. Elle possède une sensibilité sans détenir, comme la nôtre, le pouvoir souverain de la liberté. Cette âme n'est pas dépourvue de pensées, quoique les clartés de l'entendement lui fassent défaut.

De méchantes langues feront observer que ces remarques concernant l'animal valent aussi pour... la femme. Rousseau n'hésite pas à attribuer à celle-ci la part de la nature dans le monde humain. Liée à la reproduction, la femme n'accéderait donc à la société, et au politique, que par la médiation de

l'homme ! L'étrange vie conjugale du philosophe auprès de Thérèse Levasseur semble le confirmer entièrement. Cette compagne de toute une vie, dont les mœurs furent apparemment aussi simples que l'esprit, a mauvaise réputation. On l'a dite stupide, souillon, laide, dévergondée. D'une plume alerte et virtuose, Jean-Didier Vincent

### CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

contribue à la réhabiliter en lui prêtant de très savoureuses et faussement naïves mémoires, dont le manuscrit perdu resurgit à présent au terme de péripéties rocambolesques.

« Jean-Jacques me promet qu'il ne m'abandonnerait pas ni ne m'épouserait », dit-elle en résumant leur pacte. Mais n'est-ce pas ainsi, en fin de compte, que l'on fait aussi avec son chat ou son chien ? La profonde inégalité des

partenaires se retrouve entre vie privée et vie publique : « Rousseau affectait de me traiter comme sa femme quand il était seul avec moi, mais ne refusait pas de me voir traiter comme sa servante lorsqu'il était dans le monde. » Conformément aux usages, la douce servante se fit lutiner, notamment par Diderot, et en conçut plus d'enfants que de remords...

Voilà comment la femme reste l'animal de l'homme. On lui reconnaît donc plus de corps, plus d'instinct, plus de pesanteur organique, d'intuition, d'ancrage terrestre. Plus proche de la nature, elle sera inévitablement voisine du sauvage et de l'enfant, à situer également dans ces mêmes parages. A l'origine des inégalités parmi les hommes, on trouve donc aussi des représentations de l'animalité.

La première réplique fut la proclamation de l'égalité des droits. Mais ce sont les différences, cette fois, qui risquent d'être annulées. On multiplie les droits spécifiques (des animaux, des femmes, des enfants, des sauvages, devenus peuples premiers).

Il n'est pas certain que ce soit suffisant. Car la plus grande difficulté subsiste : comment articuler égalité et différence, respect des spécificités et absence de hiérarchie ? Homme et femme sont égaux sans être identiques, proches autant qu'étrangers l'un à l'autre. La réflexion doit donc séparer différence et domination, empêcher qu'elles ne se superposent ou se réengendrent. Comment ? C'est une histoire en cours. Décidément, on n'en finit jamais. ■

**ROUSSEAU, L'ANIMAL ET L'HOMME**  
L'animalité dans l'horizon anthropologique des Lumières  
de Jean-Luc Guichet.

Cerf, « La Nuit surveillée », 470 p., 46 €.

**DÉSIR ET MÉLANCOLIE**  
Les mémoires apocryphes de Thérèse Rousseau  
de Jean-Didier Vincent.

Ed. Odile Jacob, 268 p., 21,90 €.

ZOOM



**LIBRE ARBITRE**  
de Dominique Paganelli  
C'est un petit ouvrage vraiment passionnant, à recommander à tous les amateurs de foot. Non pas pour les dissuader, mais simplement

parce que les histoires – vraies – que raconte Dominique Paganelli, qui fut longtemps journaliste sportif, font, elles aussi, partie de l'histoire du football. En Argentine, au Chili, en Russie, en Allemagne, en Roumanie, en Afrique du Nord, à maintes reprises, on a voulu embrigader le football, politiser les victoires, briser des résistances intérieures. Onze courts textes rendent hommage aux vrais héros du foot. A lire en particulier « La soixante-quinzième minute », pour connaître Mathias Sindelar, le « Mozart » du football autrichien, qui préféra, avec sa femme, se suicider le 23 janvier 1939 plutôt que de porter un maillot avec une croix gammée cousue dessus ; et comprendre pourquoi, lors de chaque match joué au Prater de Vienne, à la 75<sup>e</sup> minute, le public se lève et applaudit. F. N. Actes Sud, 176 p., 16 €.



**PLUMES ET CRAMPONS**  
de Patrice Delbourg et Benoît Heimermann  
Des textes sérieux, drôles, caustiques, il en est pour tous les goûts dans ce

recueil qui rassemble tout ce qui peut s'écrire à propos de ce que Jacques Perret appelait « le balle-pattes » et que l'on nomme plus fréquemment football. Si ce sport, dont on ne peut dire qu'il est un jeu sans s'exposer au pléonasme, n'a pas toujours suscité l'engouement qu'on constate aujourd'hui, il a intéressé bien des écrivains qui, d'Homère à Günter Grass, ont célébré ou raillé ce footballeur dont Montherlant décrit la « majesté légère, comme s'il courait dans l'ombre d'un dieu ! » D'un enthousiasme de Camus à un calligramme de Dubillard, du sérieux Pierre de Coubertin au sarcastique François Caradec, que l'on soit d'accord avec André Maurois – « Une belle partie, c'est de l'intelligence en mouvement » – ou avec Léon Bloy, pour qui le sport est « le plus sûr moyen de produire une génération de crétiens maléfaisants », on dribble avec bonheur de l'une à l'autre des pages de ce savoureux assortiment d'une centaine d'auteurs. P.-R. L. La Table ronde, « La petite vermillon », 420 p., 8,50 €.

**LA VIE EST UN BALLON ROND**  
de Vladimir Dimitrijevic  
Fondateur et directeur des éditions de L'Age d'homme, Vladimir Dimitrijevic a grandi dans la Yougoslavie de la guerre et des premières heures du titisme, avant de quitter son pays pour la Suisse, à l'âge de 17 ans. Il offre dans ce petit essai, paru initialement chez De Fallois en 1998, un émouvant « je me souviens » consacré à la passion de ses premières années. C'était l'époque d'avant la télévision, des équipes de rêve qu'on ne voyait qu'une fois dans sa vie. La Hongrie de Puskas et Czibor était à son apogée, et allait être terrassée, en finale de la Coupe du monde 1954 par le réalisme de la *Mannschaft* allemande. Dimitrijevic garde pour ces joueurs de légende une tendresse infinie, et clame son amour des « héros des passions enfantines », aux destins souvent tragiques, loin des sportifs aseptisés qui triomphent dans le football moderne. « C'est très bien qu'il y ait des adultes pour la société, mais je préfère Maradona. » J. G. La Table ronde, « La petite vermillon », 128 p., 7 €.

Signalons aussi la parution du *Dictionnaire passionné du football*, de Franck Evrard, PUF, « Perspectives critiques », 336 p., 19 €.



Reprise de volée victorieuse de Zinedine Zidane, en finale de la Ligue des champions 2002 MARTIN/PRESSE SPORTS

Les coups francs de Ken Bray, docteur en physique quantique

# Le football, un objet de science

**COMMENT MARQUER UN BUT**  
**Les lois secrètes du football**  
**(How to Score)**  
de Ken Bray.

Traduit de l'anglais par Anatole Muchnik, J.C. Lattès, 340 p., 19 €.

Que l'on commence par un mauvais souvenir de supporter. L'action se passe à Lyon, le 3 juin 1997, lors du match France-Brésil qui ouvre le Tournoi de France. C'est plutôt une non-action car tout le monde est arrêté pour cause de coup franc. Le ballon est posé à 32 bons mètres – peut-être plus – de la cage gardée par Fabien Barthez et chacun se dit « ça va, c'est loin, reprends donc des chips ». L'arrière brésilien Roberto Carlos s'élanche et expédie une pastèque, une cacahuète, une praline, bref une patate que tout le monde voit finir dehors mais qui suit une hallucinante trajectoire courbe et termine dans les filets.

On s'en doute un peu, Roberto Carlos, tout comme les grands tireurs de

coups francs de la catégorie Platini ou Juninho, n'a pas vraiment étudié les sillages turbulents qui se créent derrière un ballon brossé se déplaçant à plus de 25 mètres par seconde. Ken Bray si. Pour ce Britannique, qui possède un doctorat de physique quantique, le football est aussi une science. Ou plutôt un objet de science. Membre associé du Sport and Exercise Science Group de l'université de Bath, il publie régulièrement des articles dans des revues scientifiques spécialisées dans le sport, très à la mode outre-Manche. Malgré ce que la lecture assidue des gazettes laisse entendre, la science du sport ne se résume heureusement pas à des histoires de seringues et à l'administration de produits plus ou moins autorisés. Depuis une cinquantaine d'années, les chiffres ont planté leurs crampons sur les épreuves et il n'est plus aujourd'hui une retransmission télévisée qui ne fournisse son lot de statistiques. Comme l'explique Ken Bray dans *Comment marquer un but*, dès lors que les scientifiques ont étendu leur champ de recherches au monde du ballon rond, la réussite en football a

cessé « d'être une affaire de hasard, car conventions et présupposés vont être remis en cause par une batterie de techniques quantifiées allant du mesurage précis des mouvements du joueur en cours de match à la détermination des techniques spécifiques nécessaires à la précision des frappes et des têtes ».

Tout y passe (sans presque aucune formule mathématique) et *Comment marquer un but* pourrait devenir la bible des centaines de millions d'entraîneurs en puissance qui se masseront en nombre et en pantouffles devant leur petit écran à partir du 9 juin. Raymond Domenech et consorts n'ont qu'à bien se tenir car les classiques échanges de café du Commerce vont laisser la place à d'éminentes considérations sur la dynamique d'une balle aérienne, les besoins énergétiques selon les postes, le nombre de joueurs à mettre dans un mur en fonction de la place du coup franc, la comparaison du nombre de passes de moins de 40 mètres possibles dans un 4-4-2 (système à quatre défenseurs, quatre milieux de terrain et deux attaquants) et dans un 4-3-3, etc.

Le football ne peut évidemment pas se résumer à l'étude des points de contact entre la chaussure et la balle, ni à la manière d'améliorer la friction de la première sur la seconde, tout comme l'étude mathématique d'un morceau de Bach, si pertinente soit-elle, n'en restituera jamais toute l'émotion. De plus, le livre de Ken Bray comporte un oubli majeur, capital même. En effet, on attendait d'un ouvrage si précis, si technique, où la loi du chiffre s'impose aux autres, qu'il donne enfin la réponse à une question qui taraude la France depuis un autre mauvais souvenir de supporter. C'était il y a trente ans, le 12 mai 1976, à Glasgow. Saint-Etienne jouait – et perdait – la finale de la coupe d'Europe des clubs champions contre le Bayern de Munich. Dominique Bathenay balançait un pruneau des 30 mètres sur la barre, imité par Jacques Santini de la tête. Et Ken Bray, avec tous ses modèles mathématiques, ses lois de la physique et ses calculatrices, n'est même pas fichu de nous dire ce qui se serait passé si les poteaux de Hampden Park avaient été ronds et non pas carrés ? On enrage. ■

PIERRE BARTHÉLÉMY

## Un recueil collectif des éditions Autrement Miroir social

**LE FOOTBALL DANS NOS SOCIÉTÉS, 1914-1998**, dirigé par Yvan Gastaut et Stéphane Mourlane.

Autrement, « Mémoires/Culture » 264 p., 19 €.

On peut s'instruire grâce au ballon rond. Pour s'en convaincre, on lira avec profit ce volume des éditions Autrement. Les quinze contributions qu'elle rassemble leur apprendront que ce sport, longtemps méprisé par la recherche, est devenu un passionnant objet d'étude pour l'historien.

Du *dribbling game* des collégiés britanniques au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle à la grand-messe du Mondial, le football, par sa simplicité, s'est universalisé au point que la FIFA, sa Fédération internationale, compte plus de membres que l'ONU. Issu de la bourgeoisie, il traverse toutes les classes sociales, s'impose en milieu rural et favorise l'intégration des néo-urbains grâce à ses valeurs collectives. Miroir d'une nation, d'une ville, d'un quartier, il en révèle l'identité, l'altérité et les stéréotypes qui lui sont associés. Avec le stade comme lieu de confrontation, il est un baromètre des relations internationales. Le livre prend en compte toutes ces dimensions à par-

tir d'exemples emblématiques : aussi bien celui de Manchester United – comment un club est devenu global, recrutant ses supporters jusqu'en Asie – que le football d'entreprise avec Sochaux, vitrine de Peugeot façonnant un style de jeu à son image : « Une mécanique dont les joueurs seraient en quelque sorte les rouages. »

La politique est abordée à travers le Real Madrid. On y apprend que l'équipe espagnole, souvent décrite comme franquiste, sut en fait s'adapter à tous les régimes. Le chapitre le plus savoureux concerne l'Italie républicaine, où le football cristallise les passions politiques. L'auteur rapporte ainsi ce parallèle étonnant établi par un chroniqueur du *Corriere dello sport* entre le *catenaccio* (le fameux verrouillage défensif) et la Démocratie chrétienne par : « On joue pour le zéro à zéro comme on vote pour la DC, pour gagner beaucoup en travaillant peu et en risquant encore moins (...), pour garder son emploi, pour flatter l'opinion publique, pour se décharger de ses responsabilités morales et professionnelles. »

Stimulant, l'ouvrage ne pêche que par son européocentrisme. A l'approche de la Coupe du monde, l'absence de tout écrit sur l'Amérique du Sud ou l'Afrique est frustrante. ■

BRUNO LESPRIT

## Quand Dominique Noguez s'intéresse au foot C'est la faute à Pénard...

**LA VÉRITABLE HISTOIRE DU FOOTBALL & AUTRES RÉVÉLATIONS**, de Dominique Noguez.

Gallimard, 132 p., 13,50 €.

L'heure où les passions footballistiques vont s'exacerber au niveau planétaire, où des trésors d'intelligence vont se déployer pour tenter de percer le secret, et la finalité, de tel coup de pied ou de tête, il est bon de revenir à cet instant printanier, et néanmoins obscur, où le football est né. Ainsi, nous pourrions revêtir le maillot de notre équipe préférée et scander son nom à nous en étranglant en toute connaissance de cause. Il faut être reconnaissant à Dominique Noguez, qui invite, en un texte bref, informé et parfaitement loufoque, à remonter vers cette source. Spécialiste incontesté en un grand nombre de domaines – de Rimbaud au cinéma en passant par Marguerite Duras –, il nous tend la clef d'une énigme qui nous taraudait. Même si nous l'ignorions.

Que se passa-t-il « ce beau jour de mai 1645 » dans la tête de Victor Pénard, qui, né à Charleville (comme Rimbaud, cela va de soi), émigra en Haute-Savoie puis passa le Rhin, s'ins-

talla « sur les hauteurs d'Aix-les-Bains » où il prit le surnom de « Souabe » ? Il faut dire que Pénard était « un esprit à la fois rêveur et pratique », qui avait « donné à l'humanité le fil à couper le saindoux en cubes, le pèle poireau à pédale (...), le founix (sorte de pantalon en écorce de hêtre pour adolescents à tendances onanistes) » et beaucoup d'autres objets de la plus grande utilité. Avant d'annoncer la géniale invention du père Pénard, Dominique Noguez, homme cultivé s'il en est, cite quelques textes, aussi vraisemblables qu'apocryphes, tirés des meilleurs auteurs, de Platon (la célèbre « allégorie de la caserne » !), Descartes et Rimbaud – encore lui, avec une « illumination » jusqu'à aujourd'hui négligée. Mais laissons au lecteur, avant de passer à son tour le Rhin, le soin de découvrir le formidable enchaînement des choses et des circonstances.

Seules les vingt premières pages de ce livre sont consacrées à la « véritable histoire du football ». Ce n'est pas dire que les cent dix autres, à tonalité nettement littéraire et tout aussi loufoque, n'ont aucun intérêt. Bien au contraire. Qu'est-ce qui interdit d'aimer le football en même temps que la littérature ? ■

P. K.

## Le 52<sup>e</sup> congrès de l'Association des bibliothécaires français se tient du 9 au 12 juin

# Les médiathèques françaises résistent bien à la concurrence d'Internet

Les « séjournés » sont-ils l'avenir des bibliothèques ? Le débat est ouvert sur le site Internet de la Bibliothèque publique d'information de Beaubourg. En effet, selon les conclusions d'une enquête réalisée par le Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie (Crédoc) pour le ministère de la culture, la fréquentation des bibliothèques en France est en hausse, ce qui constitue une heureuse surprise. Elle a doublé depuis 1989, passant de 10,5 millions de personnes à 21 millions en 2005. Mieux, cet élan ne s'est pas brisé dans les années 2000, alors que les bibliothèques se trouvaient en concurrence directe avec Internet, pour une partie des missions qu'elles accomplissent.

De 1997 à 2005, le nombre d'utilisateurs possédant une carte a même grimpé de 2 points, pour atteindre 21 % de la population, selon une enquête quantitative menée auprès de 2 000 personnes âgées de 15 ans et plus, réparties sur 346 communes. Ces résultats viennent contredire les chiffres officiels de la direction du livre et de la lecture qui indiquaient, depuis 1998, une baisse des inscriptions. En parallèle, une étude qualitative a été réalisée sur trois sites pris comme référence : Grenoble, Villeparisis et Rosporden. De fait, la catégorie des usagers qui empruntent des livres apparaît comme plus diplômée et plus âgée que la moyenne de la population française qui pratique les bibliothèques.

Car la forte tendance qui se dessine est la montée en puissance de la fréquentation libre, ce qui entraîne aussi une évolution des modes de comportement. L'accès sans ins-

cription est en quelque sorte ressenti comme plus démocratique. Pour Gilles Eboli, président de l'Association des bibliothécaires français (ABF), « cela démontre que le modèle de la médiathèque, développé depuis vingt ans, a réussi. Les inscriptions et les prêts ne constituent plus la seule référence ». A l'élargissement des nouveaux usages des bibliothèques – emprunt de CD ou de DVD, lecture sur place, utilisation d'Internet, visite d'exposition, etc. – correspond l'émergence d'un public plus large et diversifié. La durée des séjours sur place – ceux de plus d'une heure – a aussi eu tendance à s'allonger. Pour 37 % des sondés, les bibliothèques sont considérées comme des espaces culturels accueillants.

Pour les bibliothécaires français, semble ainsi s'éloigner le cauchemar des *desert libraries* (en anglais, « bibliothèques désertes »), ce débat qui a très fortement agité le monde anglo-saxon sur la fin programmée des bibliothèques en raison de la montée en puissance de la Toile. Bruno Maresca, auteur de l'étude, promet néanmoins un avenir trop radieux lorsqu'il prédit que « la fréquentation régulière pourrait concerner 50 % des Français, d'ici à l'an 2010, si l'effort de modernisation des bibliothèques municipales se poursuit au même rythme ».

« La baisse des inscrits [selon les chiffres officiels] dans les bibliothèques françaises n'a pas pour conséquence une baisse de la pratique », explique Jean-Noël Soumy, conseiller du livre à la direction régionale des affaires culturelles de Toulouse. Telle est la bonne nouvelle, même s'il faut nuancer le constat et opérer un distinguo entre les bibliothèques

qui ont pris le virage de l'audiovisuel et de l'Internet, qui voient leur fréquentation progresser, et les autres. Ainsi la nouvelle médiathèque de Toulouse a enregistré une forte hausse de ses prêts.

Loin d'être un frein à la fréquentation des bibliothèques, l'enquête du Crédoc révèle que les personnes qui ont une pratique régulière d'Internet consultent aussi sur place. « La loi des cumuls observée pour les industries culturelles s'applique ici », note M. Maresca. Entre 1997 et 2005, la composition sociologique du public est restée stable, avec 53 % de cadres, 40 % d'employés, 28 % d'ouvriers. Il n'y a pas eu d'aggravation des inégalités, mais pas de rattrapage non plus. Le niveau d'étude reste le critère déterminant. Les usagers sont majoritairement des femmes (64 %). En revanche, en termes d'âge, on observe une baisse de fréquentation aux deux bouts de la chaîne, chez les plus de 65 ans et les moins de 25 ans.

L'enquête pointe aussi deux tendances qui alimenteront les débats du 52<sup>e</sup> congrès de l'ABF – dont c'est aussi le centenaire –, qui se tiendra du 9 au 12 juin, à la Porte de Versailles, à Paris. D'une part, l'hémorragie des grands lecteurs (ceux qui lisent plus de 25 livres par an) paraît enrayée. En baisse continue depuis 1973, elle remonte d'un point en 2005, à 15 % contre 14 % en 1997. D'autre part, les bibliothèques municipales conservent une image très solide dans l'opinion. A 93 %, elles sont reconnues comme utiles pour l'éducation et la diffusion de la culture. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

## Le Mexique adopte le principe du prix unique du livre

# Une loi inspirée de l'expérience européenne

Le Mexique est le pays qui compte le plus d'hispanophones, et de nombreux écrivains. Mais c'est l'un des plus pauvres en librairies : à peine 500 pour 103 millions d'habitants (soit presque vingt fois moins que l'Espagne ou l'Argentine) – dont 40 % sont concentrées dans la capitale. La moitié des Etats de la fédération en ont une ou deux. 94 % des municipalités n'en ont aucune. Cette situation paradoxale devrait s'améliorer grâce à la loi fixant un prix unique du livre, adoptée le 16 mars à l'unanimité par le Parlement mexicain, qui prévoit aussi des mesures d'accompagnement destinées à élargir le réseau de bibliothèques et de librairies.

La nouvelle réglementation, encore en attente du paraphe présidentiel, ne laisse aux diffuseurs aucune possibilité d'effectuer des rabais : « Nous ne voulions pas rouvrir la porte à une pratique commerciale qui a favorisé les grandes chaînes et tué les magasins spécialisés. Partout, elle s'est révélée être le premier ennemi du livre », affirme Marcelo Uribe, des éditions Era, membre du groupe interdisciplinaire qui a élaboré le texte de loi en s'inspirant des expériences européennes et japonaises. Les ventes de livres se sont effondrées de 30 % au Mexique entre 1994 et 2000, durant la première phase de libéralisation économique.

« Nous allions devenir un pays sans lecteurs : c'est dramatique pour le développement de la démocratie », souligne Marcelo Uribe. La France a réagi beaucoup plus tôt que nous, avec la loi Lang » [qui aura 25 ans cette année]. Depuis deux décennies, les pouvoirs publics mexicains ont développé un vaste réseau de bibliothèques de classe et établi la gratuité des ouvrages étudiés à l'école. Mais les jeunes ainsi éveillés au plaisir de lire se retrouvent souvent, une fois sortis de l'oasis scolaire, dans un désert.

### Architecture résolument industrielle

Le livre, au Mexique, est un produit réservé à une élite. « Un succès d'édition, c'est entre 20 000 et 40 000 exemplaires », constate Ricardo Nudelman, nommé gérant du Fonds de culture économique (FCE) – équivalent des Presses universitaires de France – après avoir piloté la chaîne de librairies Gandhi, la plus importante du pays avec celle des frères Porrua, fondée en 1900. Même un classique inscrit au programme des lycées, comme *Le Labyrinthe de la solitude* d'Octavio Paz, ne dépasse guère les 100 000 exemplaires par an. Marta Acevedo, qui édite pour le système scolaire, en douze langues vernaculaires, des ouvrages destinés aux enfants des communautés indiennes, reste très sceptique sur les bénéfices escomp-

tés de la nouvelle loi : « Les grandes chaînes obtiendront toujours des rabais. »

En attendant, les habitants de Mexico sont plus privilégiés que jamais. La « méga-bibliothèque » José Vasconcelos, qui espère attirer 4 millions de visiteurs par an, a ouvert ses portes au public le 1<sup>er</sup> juin. D'une architecture résolument industrielle, le projet phare de l'actuel gouvernement a été critiqué parce qu'il fixe davantage les équipements culturels dans la capitale au détriment des établissements de province, parfois très démunis.

Depuis fin avril, les bibliophiles profitent aussi de l'extraordinaire librairie Rosario-Castellanos, aménagée par le FCE dans l'ancien cinéma Bella Epoca, au cœur de la Condesa – un quartier de Mexico connu pour ses immeubles Arts déco. Ouverte tous les jours jusqu'à 23 heures, éclairée par le plafond en verre aux motifs de bambous du plasticien Jan Hendrix, elle offre 250 000 livres, des lieux d'exposition et une petite salle de spectacle. « La fréquentation dépasse toutes nos attentes », se félicite Tere de la Rosa, directrice des activités culturelles. Pour l'inauguration, le FCE a publié le fac-similé très soigné d'un carnet de dessins du peintre Vlady, fils de l'écrivain révolutionnaire Victor Serge, qui avait fui au Mexique le nazisme et la dictature stalinienne. ■

JOËLLE STOLZ

## ÉDITION

**Boréal** est le nom d'un congrès qui, chaque année, réunit le petit monde des littératures québécoises de l'imaginaire. Il s'est déroulé cette année à Montréal et tenait à la fois du colloque et de la convention. Celle-ci était animée par Jean-Louis Trudel, qui donna plusieurs conférences, notamment sur l'histoire de la science-fiction québécoise – voir son article « Les enfants de Jules Verne au Canada : la génération étouffée », *Solaris*, n° 156 – et sur l'œuvre de l'invité d'honneur, l'auteur canadien anglais Guy Gavriel Kay, dont un roman vient d'être traduit en France au Pré aux clercs, *Le Dernier Rayon du soleil*... De nombreuses tables rondes permirent de faire le point sur l'état de la SF au Québec lié en particulier au succès d'une maison d'édition spécialisée – Alire, aujourd'hui diffusée en France. Au cours de la manifestation, furent décernés le prix Boréal et le grand prix de la SF et du fantastique québécois, qui ont tous deux couronné Elisabeth Vonarburg pour les premiers tomes de *Reine de mémoire*, ambitieux roman de fantasy féministe et uchronique. Yves Meynard a distribué, comme il est de tradition, l'édition 2006 de *Samovar*, le fanzine satirique qu'il édite à l'occasion de Boréal.

**Le festival Etonnants voyageurs** a réuni plus de 50 000 visiteurs,

à Saint-Malo (35). La nouvelle animation « Livres en scène » – proposée par les espaces culturels Leclerc et qui consiste en des lectures publiques d'ouvrages par des comédiens – a rencontré un vif succès et sera reconduite en 2007. Michel Le Bris a annoncé que le 18<sup>e</sup> festival aura pour thème « les villes-monde, comme Shanghai, Honkong, Londres, Le Caire, etc., des villes qui ont toujours fait rêver les écrivains », a-t-il précisé, avant de souhaiter que le festival s'ouvre aussi aux photographes.

### PRIX

Le prix du Roman Ouest-France – Etonnants Voyageurs, doté de 10 000 €, a été attribué à Olivier Maulin, pour *En attendant le roi du monde* (éd. L'Esprit des péninsules) et le prix Joseph Kessel à Pierre Haski, pour *Le Sang de la Chine* (Grasset). Le prix Le Vaudeville a couronné David McNeil pour *Tangages et roulis* (Gallimard). Marc Lambron est le lauréat du prix Maurice Genevoix pour *Une saison sur la terre* (Grasset).

### PRIX ÉTRANGERS

Le prix Prince des Asturies des lettres doté de 50 000 € a été remis à Paul Auster pour le « *renouveau littéraire* » apporté par son œuvre. Zadie Smith a remporté l'Orange Prize, qui est le principal prix décerné en Grande-Bretagne à une femme écrivain, pour *On Beauty* (Hamish Hamilton).

## AGENDA

**DU 9 AU 11 JUIN.**  
**ROMAN NOIR. A Frontignan (34)**, la 9<sup>e</sup> édition du Festival international du roman noir aura pour thème « La société du spectacle ». Y seront abordés les rapports entre le roman noir et la société du spectacle. En exclusivité, le festival accueillera, pour sa première visite en France, Elmore Leonard. Y sont attendus également Jean-Bernard Pouy, Martin Wincler, Dominique Sylvain, Bruno Masure, Edwy Plenel et Eric Halphen (rens. : [www.polar-frontignan.org](http://www.polar-frontignan.org)).

**LE 9 JUIN.**  
**EUROPE. A Saint-Germain-la-Blanche-Herbe (14)**, l'IMEC organise une soirée autour de la revue *Europe*, avec Jean-Baptiste Para, son rédacteur en chef, Agnès Lhermitte et Alexandre Gefen, collaborateurs du numéro de mai consacré à Marcel Schwob (à 20 heures, à l'abbaye d'Ardenne ; rés. conseillée au 02-31-29-52-46).

**LE 10 JUIN.**  
**ESSAI. A Paris**, la BNF et l'association Forum de l'essai sur l'art proposent le colloque « L'essai : la liberté de

l'esprit » autour de 3 débats : « Poésie et fiction des idées », « Médiation et intervention », « L'essayiste, artiste et chercheur », avec Irène Langlet, François Dumont et Jacques Serrano (à 10 heures, quai François-Mauriac, 75013 ; rens. : 01-53-79-40-43).

**DU 15 AU 18 JUIN.**  
**MARATHON. A Toulouse (31)**, 2<sup>e</sup> édition du Marathon des mots qui propose de parcourir Barcelone et la Catalogne au travers des œuvres d'Enrique Vila-Matas, Eduardo Mendoza, Juan Marsé et Rosa Novell. Le Marathon recevra par ailleurs Carole Bouquet, Umberto Eco, Michel Tournier, Christian Bourgois et rendra hommage à Marguerite Duras (rens. : [www.lemarathondesmots.com](http://www.lemarathondesmots.com)).

**LES 17 ET 18 JUIN.**  
**LIBERTAIRE. A Paris**, à l'Espace Concorde de la Cité des sciences et de l'industrie, tenue du Salon du livre libertaire et des médias libres organisé par la librairie Publico et les éditions du *Monde libertaire* (rens. : <http://salonlivrelibertaire.radio-libertaire.org>).

## Michel Lafon lance un nouveau concept de livre à 10 euros

# Entre grand format et poche, « un coup à jouer »

La source de la nouvelle initiative de Michel Lafon, un des tribulions de l'édition française, il y a le constat suivant : « Les livres ont aujourd'hui une durée de vie de plus en plus courte et pour les best-sellers, les pics de vente sont atteints dès les deux premiers mois après parution. » Il faut attendre dix mois pour le deuxième pic, au moment de la sortie au format de poche.

As du marketing, toujours à l'affût de ce qui se passe à l'étranger, Michel Lafon a estimé qu'il y avait « un coup à jouer », en lançant des livres de format moyen (19,5 cm x 12,5 cm) à 10 euros, soit moitié prix, six mois après leur première édition. Aux Etats-Unis, en Allemagne, en Italie, l'expérience s'est révélée profitable aux éditeurs qui se sont engouffrés dans cette brèche.

Cette nouvelle collection intitulée « Parenthèse », en référence au sigle des éditions Lafon, offre une vie intermédiaire aux best-

selliers et s'intercale (telle une parenthèse) entre les autres vies du livre (grand format et poche). Objectif : lancer 4 livres, tous les deux mois, qui sont vendus aux libraires avec des présentoirs adéquats.

Pour le moment, l'éditeur puise dans son fonds. En avril, sont parus un thriller, un roman, un document et un livre de bien-être, tirés respectivement à 80 000, 70 000, 40 000 et 30 000 exemplaires. En juin, sortent 4 romans dont 3 à suspense : *Le Sang des anges*, de Michael Marshall, *Le Sang du temps*, de Maxime Chattam, *Mourir au crépuscule* d'Ann Rule et *Le Dernier Royaume*, de Bernard Cornwell. En septembre, suivront quatre documents.

Si l'expérience est concluante, Michel Lafon espère convaincre d'autres maisons d'édition (Editis, Albin Michel, etc.) de lui céder les droits de leurs meilleures titres pour cette exploitation commerciale très ciblée

dans le temps. Pour l'instant, l'initiative a surtout fait grincer des dents Le Livre de poche qui s'est vu griller la politesse avec la parution en avril de *La Règle de quatre*, de Ian Calwell et Dustin Thomason, juste un mois avant la sortie en poche. Michel Lafon plaide la bonne foi en expliquant qu'il avait conclu un accord avec Dominique Goust, l'expatréon de la filiale d'Hachette.

Le lecteur aura désormais le choix entre trois formats. Si le ludion de l'édition française permet un tel coup, c'est grâce aux technologies numériques. Le coût d'impression d'un ouvrage revient à 5 % seulement du prix de vente, soit 50 centimes d'euro. L'éditeur consacra 10 % aux frais de publicité et mise sur une marge de 13 % avec des taux de retour ne dépassant pas 30 %. Si ces conditions sont réunies, il pourrait engranger 3 millions d'euros, avant la fin de l'année. ■

A.B.-M.

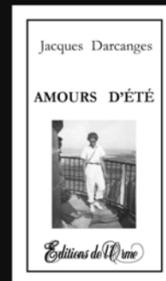
## VIENT DE PARAÎTRE

Un livre de science-fiction vraie !  
Comment la musique adoucit-elle  
les mœurs ? Hé bien, ce n'est pas  
ce que vous pensez !...



ISBN 2-913543-14-6 Prix TTC : 20 €

Amours d'été est le roman de la  
découverte, à la fois insouciant et  
douloureux, de la passion, à travers  
les jeux cruels de l'adolescence.



ISBN 2-913543-15-4 Prix TTC : 18 €

*Editions de l'Orme*

DISTRIBUTION LITTÉRAL - ZI du Bois Imbert 85280 LA FERRIÈRE - Tél. : 02 51 98 33 34  
Fax : 02 51 98 42 11 - contact@litteral-diffusion.com - www.litteral-diffusion.com

# Kurt Vonnegut

## « Ce pays est-il encore une démocratie ? »

L'auteur d'« Abattoir 5 », qui se dit héritier de la culture française, celle des Lumières mais aussi de Rabelais et de Céline, se montre très critique à l'égard de la société américaine d'aujourd'hui



Kurt Vonnegut en 2000. GRANT DELIN/CORBIS OUTLINE

Les Français n'ont jamais été de grands lecteurs de Kurt Vonnegut Jr même si *Abattoir 5*, publié aux États-Unis en 1969, en pleine guerre du Vietnam, est resté dans bien des mémoires (1). A travers une parodie de science-fiction et les tribulations d'un naïf, Billy Pilgrim, dans l'Allemagne dévastée de 1945, Vonnegut parlait de sa propre guerre. Soldat américain, il a été fait prisonnier en décembre 1944. Interné à Dresde, dans un ancien abattoir, il a vécu la destruction de la ville par les Alliés. *Abattoir 5* et son précédent roman, *Le Berceau du chat* (1963), lui ont valu d'être étiqueté écrivain de science-fiction, « une manie de critiques, pour leur faciliter le travail », s'amuse-t-il. Mais ce classement dans la littérature de genre lui a porté tort, notamment en France.

Cette désaffection française (2) a toujours eu un certain goût de tristesse pour un homme qui se dit intellectuellement et littérairement « influencé par la France et ses Lumières », qui se veut héritier de la culture française. « Voltaire en tout premier, mais je dois beaucoup à d'autres Français, de Rabelais à Céline. Céline, je l'ai lu dans les années 1960 et j'ai été très impressionné. J'ai été beaucoup critiqué pour avoir déclaré mon admiration pour Céline, grand écrivain scandaleux. Mais je la maintiens. Et il a écrit la guerre comme personne. »

Mais l'Amérique elle aussi, après avoir porté Kurt Vonnegut aux nues, en avoir fait une sorte de gourou des campus, au temps des grands débats des années 1960 et 1970, semblait, en ayant changé de siècle, l'avoir un peu oublié. Lui-même, l'âge venu – il est né le 11 novembre 1922 et a publié son premier roman, *Le Pianiste déchaîné*, en 1952 –, avait décidé de cesser d'écrire. Et l'avait fait savoir. Heureusement, il n'a pas tenu parole, encouragé par son jeune éditeur, Dan Simon, qui a fondé voilà tout juste vingt ans une petite maison d'édition engagée, Seven Stories Press. C'est ainsi que s'est retrouvé, en 2005, non seulement dans les librairies, mais sur la liste des meilleures ventes pour de longues semaines, un petit livre, *Un homme sans patrie* (3), Mémoires éclatés, fragments d'humour – voir le passage où il menace de faire un procès au fabricant des Pall Mall sans filtre qu'il fume depuis l'âge de 12 ans pour n'avoir pas réussi à le tuer en dépit de la promesse inscrite sur le paquet. Mais aussi coup de colère, de rage même, d'un Américain « indigné de ce que devient ce pays ».

Sur sa révolte contre une planète « où l'un des hommes les plus puissants s'appelle George W. Bush », Vonnegut est intarissable. On le dit fatigué, il s'avoue parfois un peu las de l'existence sur cette terre en folie, mais ce n'est pas un vieil homme résigné qu'on rencontre dans ce restaurant français de Manhattan, La Méditerranée, où il a ses habitudes. C'est à deux pas de chez lui, sur la 2<sup>e</sup> Avenue, à la hauteur de la 50<sup>e</sup> Rue. Il s'est fait accom-

pagner par son éditeur, qu'il présente avec amitié et dans un grand rire : « Dan, celui qui a fait pour moi ce que Jésus a fait pour Lazare ! » Il aime toujours rire, le proclame et ne s'en prive pas. En outre, ce succès tardif, pour ce qui est à ses yeux son « ultime livre », l'amuse et le reconforte.

« Ce n'est pas seulement comme éditeur et pour des raisons financières, appréciables certes, que je suis heureux d'avoir vendu 250 000 exemplaires d'Un homme sans patrie, précise Dan Simon. Depuis la création de ma maison, Kurt m'a toujours soutenu et je suis fier de le publier. Avec ce livre, j'ai été d'abord enchanté de voir un véritable écrivain sur la liste des best-sellers. Ce n'est pas si courant. Aux États-Unis comme partout ailleurs désormais, les auteurs figurant sur ces listes sont rarement des écrivains. Et leurs livres sont plutôt mauvais. Mais, surtout, ce succès était le signe que beaucoup plus d'Américains qu'on ne le dit sont en désaccord avec la politique de George Bush. D'accord ou non avec le propos de Vonnegut, ils ont été, comme moi, heureux d'entendre enfin une voix critique. Ce livre suscite encore du courrier, des réactions. Cela a été comme un bol d'air. Une parole qui secoue la torpeur, et une parole d'écrivain, de quelqu'un qui s'intéresse à la musique de la langue. »

### Ilot de résistance

« Et à la musique tout court », interrompt immédiatement Vonnegut, qui, dans la conversation comme dans toute sa littérature et jusqu'à cet *Homme sans patrie*, exercice de remémoration doublé d'un pamphlet, est un amoureux des digressions. Et voilà comment on passe sans transition de Bush à Stravinsky. Vonnegut rappelle qu'il se souhaite pour épithète cette phrase : « La seule preuve qu'il ait jamais exigée de l'existence de Dieu a été la musique. » « Oui, toute la musique, le jazz, Mozart, le blues, le rock, les Beatles, les Stones... Mais j'ai une fascination toute particulière pour Stravinsky et son Histoire du soldat. » Au grand étonnement de Dan Simon, Vonnegut signale qu'il a lui-même écrit « un requiem profane » et explique longuement son intérêt pour le lien entre musique et narration, pour « ce qui s'est construit entre Stravinsky et Ramuz, travaillant ensemble à cette Histoire du soldat ».

Puis, comme dans un de ses romans, retour au personnage principal, l'Amérique aujourd'hui. « La situation politique est réellement angoissante. En écrivant ce livre, j'ai réagi en citoyen. J'ai donné d'abord des articles à un journal de gauche de Chicago. C'est ainsi que l'aventure qui a conduit à la publication d'Un homme sans patrie a commencé. L'absence de débat est terrible pour une démocratie. Une démocratie ? Aujourd'hui, qui peut dire qu'un pays ayant mis en œuvre le Patriot Act est encore vraiment une démocratie ? Moi je ne me sens plus représenté par personne, le pluralisme a régressé, les démocrates et les républicains sont

presque identiques. Bush n'a aucun souci de ce qu'expriment ses concitoyens. Quand on manifestait contre la guerre au Vietnam, Nixon en tenait compte, ça l'inquiétait même. Aujourd'hui, ce qu'on dit et fait pour protester contre la guerre, Bush s'en moque. Cette idée de guerre planétaire du Bien contre le Mal, cette mise à l'index de tout le monde arabe, tout cela est scandaleux. »

Il y insiste dans *Un homme sans patrie* : « Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, à cause d'une élection honteusement truquée en Floride (...), nous nous présentons désormais au reste du monde comme des va-t-en-guerre, fiers, grimaçants, les mâchoires serrées, sans pitié, équipés d'armes effroyablement puissantes et qui ne rencontrent aucune résistance. Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, nous sommes désormais craints et haïs dans le monde entier comme l'étaient autrefois les nazis. »

Et avec raison. « Un excès d'anti-américanisme basique de la part d'un Américain qui n'aime plus son pays ? « Pas du tout. Je ne suis pas anti-américain. Mes ancêtres ont quitté l'Allemagne pour venir ici vers 1860. Ils ont aimé ce pays. Moi aussi. Ils y ont été heureux. Mon père y était architecte. Bien sûr, il y a eu la Dépression [toute l'œuvre de Vonnegut en est marquée] et la vie de mon père en a été très affectée. J'y fais allusion dans Un homme sans patrie, qui n'est en rien un texte de détestation de l'Amérique. Même dans le désastre actuel, il reste des moments qui redonnent espoir. Par exemple, le fait qu'un jury ait refusé de condamner à mort Moussaoui. C'est le seul geste humain et intelligent depuis bien longtemps. C'est important. Et puis je le dis et redis dans mon livre, ce pays a eu de grands hommes [il aime particulièrement citer Abraham Lincoln]. Mais l'Amérique que j'aime, il est vrai, est aujourd'hui dans les bibliothèques, pas au gouvernement... » Et, immédiatement, nouvelle digression sur la lecture. Kurt Vonnegut ne se tient pas vraiment informé de ce qui se publie. Il le dit sans ostentation et sans mépris pour ses contemporains. « Je ne découvre plus beaucoup parce que j'essaie de combler mes énormes lacunes dans la littérature du passé. »

Vonnegut n'est pas pour autant un homme tourné vers le passé, un rêveur d'un âge d'or révolu. Il l'affirme dans *Un homme sans patrie*, « ça a toujours été le chaos. Il n'y a jamais eu de "bon vieux temps", il n'y a jamais que le temps ». Mais le chaos qui arrive « va être cocasse, avec le manque de pétrole. Fini le fanatisme de la voiture. Moi aussi j'y ai succombé. Pas seulement en vendant des voitures. Je l'avoue, le jour où j'ai eu mon permis de condui-

« Céline, je l'ai lu dans les années 1960 et j'ai été très impressionné. J'ai été beaucoup critiqué pour avoir déclaré mon admiration pour lui, grand écrivain scandaleux. Mais je la maintiens. Et il a écrit la guerre comme personne. »

re, je me suis senti surpuissant comme jamais. Il va falloir entièrement changer de mode de vie, et personne n'en a encore conscience, c'est la politique de l'autruche. C'est là, les gens sérieux le disent et on ne veut pas voir ». Lui, il a vu, il le dit, avec ironie, et avec conviction.

Après ce tour d'horizon en forme de montagnes russes – l'Amérique, la planète, ses ancêtres, Bush, son enfance dans l'Indiana, Stravinsky, ses études de chimie et d'anthropologie, son travail de concessionnaire automobile (raté), ses livres, son amour pour ceux des autres, ses enfants (sept dont quatre adoptés), le jazz... –, Vonnegut se dit « fatigué ». On le comprend. Il prend congé avec courtoisie, se lève, et sa longue silhouette se dirige vers la 48<sup>e</sup> Rue, toute proche, où il habite avec sa femme, la photographe Jill Krentz. Ils vivent dans une petite maison, coincée entre deux hauts immeubles pas très beaux. Comme un refuge. Un îlot de résistance. Comme un symbole de tous les combats de Kurt Vonnegut, de sa volonté de dénoncer toutes les oppressions, de son dédain pour la folie des grandeurs. ■

Jo. S.

(1) *Abattoir 5* a été adapté au cinéma par George Roy Hill en 1972.

(2) 14 de ses 24 livres ont toutefois été traduits en français et plusieurs sont en poche : *Abattoir 5*, *Le Berceau du chat*, *Gibier de potence (tous en Points)*, *Le Breakfast du champion (J'ai Lu)*, *Le Pianiste déchaîné (Pocket)*, *Nuit noire (10/18)*, *Galapagos (Grasset, « Les cahiers rouges »)*, *Barbe-Bleue (Le Livre de poche)*.

(3) *Un homme sans patrie* a été publié en France en mars (traduit de l'anglais – États-Unis – par Pierre Guglielmina, Denoël « É d'ailleurs », 140 p., 12 €). Aucun texte de Vonnegut n'avait été traduit depuis *Abracadabra* (éd. de L'Olivier, 1992).

### LES CHOIX DU «MONDE DES LIVRES»

#### LITTÉRATURES

**Une Odyssée**, de Julien Bouissoux (éd. de L'Olivier).

**La Défense Lincoln**, de Michael Connelly (Seuil).

**L'Album vert**, de Marie Desplechin (éd. Nicolas Chaudun).

**Le Pays des marées**, d'Amitav Ghosh (éd. Robert Laffont).

**Hugo Pratt, la traversée du labyrinthe**,

de Jean-Claude Guilbert (Presse de la Renaissance).

**Un Baiser à la russe**, de Gaspard Koenig (Grasset).

**Pascin**, de Joann Sfar (L'Association).

#### ESSAIS

**Défaire le genre**, de Judith Butler (éd. Amsterdam).

**Journal de guerre, 1940-1941**, de Valentin Feldman (éd. Farrago).

**Bardadrac**, de Gérard Genette (Seuil).

**Vichy dans la Solution finale**, de Laurent Joly (Grasset).

**Les Vies silencieuses de Samuel Beckett**, de Nathalie Léger (Allia).

**L'Epidémie de Sida et la mondialisation des risques**,

de Peter Piot et Michel Caraël (Labor).

**Réflexions intempêtes de philosophie et de politique**,

d'Yves-Charles Zarka (PUF).

ERWIN CHARGAFF

LE FEU  
D'HÉRACLITE

Préface de  
HENRI ATLAN

Un livre  
prodigieux

Philippe Sollers  
Le Nouvel Observateur

ÉDITIONS  
*Viviane Hamy*